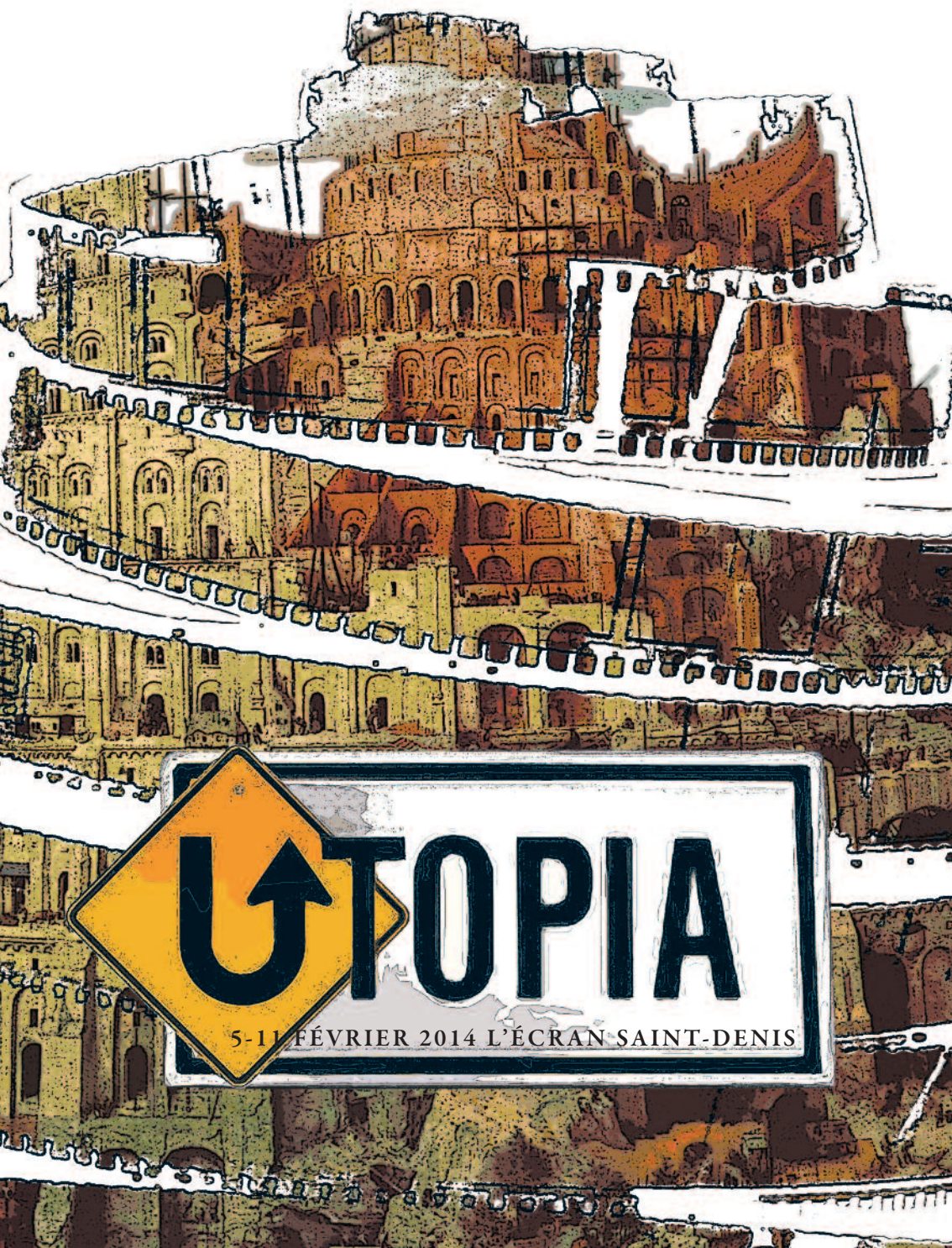


14^{es} JOURNÉES CINÉMATOGRAPHIQUES DIONYSIENNES



UTOPIA

5-11 FÉVRIER 2014 L'ÉCRAN SAINT-DENIS



14^{es} JOURNÉES CINÉMATOGRAPHIQUES DIONYSIENNES
DU 5 AU 11 FÉVRIER 2014
CINÉMA L'ÉCRAN DE SAINT-DENIS

LE CINÉMA À L'ŒUVRE EN SEINE-SAINT-DENIS

Le Département de la Seine-Saint-Denis est engagé en faveur du cinéma et de l'audiovisuel de création à travers une politique dynamique qui fait de la question de l'œuvre et de sa transmission une priorité.

Cette politique prend appui sur un réseau actif de partenaires et s'articule autour de plusieurs axes :

- le soutien à la création cinématographique et audiovisuelle,
- la priorité donnée à la mise en œuvre d'actions d'éducation à l'image,
- la diffusion d'un cinéma de qualité dans le cadre de festivals et de rencontres cinématographiques en direction des publics de la Seine-Saint-Denis,
- le soutien et l'animation du réseau des salles de cinéma,
- la valorisation du patrimoine cinématographique en Seine-Saint-Denis,
- l'accueil de tournages par l'intermédiaire d'une Commission départementale du film.

Les Journées cinématographiques dionysiennes s'inscrivent dans ce large dispositif de soutien et de promotion du cinéma.



Après « Fins de mondes » en 2013, les quatorzièmes Journées cinématographiques dionysiennes sont en 2014 consacrées à « l'utopie ». Dans cette suite logique, notre cinéma l'Écran servira de lieu à l'utopie. L'image animée, l'homme volant, le droit aux vacances, la sécurité sociale... les utopies d'hier ne manquent pas, pour nous dire leur fonction créatrice et la capacité humaine à les accomplir. Les utopies porteuses de révolte et d'espérance sont aujourd'hui plus fortes chez les individus que dans l'imaginaire collectif. Au négatif, cette individualisation laisse le champ libre à l'utopie idéologique des lois du marché et de la concurrence. Au positif, cela protège de l'unanimité totalitaire qui a martyrisé le XX^e siècle.

Le cinéma est un lieu utopique. Ces 14^{es} rencontres ne portent pas le mythe d'un monde nouveau. Elles proposent des alternatives. Alejandro Jodorowsky est l'invité d'honneur de ce festival et nous présente une partie de sa production cinématographique. Les films de Chris Marker sont eux aussi à l'honneur et seront discutés par des spécialistes de son œuvre. Les films de cinéastes tels que Georges Méliès, Kelly Reichardt ou Andrzej Wajda interrogeront les utopies présentes, passées et à venir. Des rencontres autour de Riad Sattouf, auteur-dessinateur et réalisateur de *Jacky au royaume des filles*, et de Jean-Louis Comolli, réalisateur et ancien rédacteur en chef des *Cahiers du cinéma*, sont également prévues. Le jeune public aura la part belle avec les projections de films de Martin Rosen et Hayao Miyazaki. Je souhaite un grand succès à cet événement cinématographique dionysien. Qu'il profite à tous et ouvre l'imaginaire de chacun aux champs du possible.

DIDIER PAILLARD
MAIRE DE SAINT-DENIS

En consacrant sa programmation aux récits utopiques du septième art, la nouvelle édition des Journées cinématographiques dionysiennes apporte un éclairage original à la compréhension de ce genre, qui n'appartient pas seulement à la littérature ou la philosophie. À travers la vision singulière qu'en proposent les cinéastes, les utopies suscitent une interrogation résolument politique sur notre société et, plus largement, sur la manière dont nous voulons vivre ensemble.

Une nouvelle fois, les « Journées » nous invitent à une réflexion profonde sur nous-mêmes, à l'occasion des nombreuses rencontres proposées aux festivaliers, mais aussi par une programmation toujours exigeante. Particulièrement foisonnante cette année, elle fait la part belle aux nouveautés sans oublier les grands classiques, que les cinéphiles prennent toujours plaisir à revoir et à faire découvrir aux jeunes générations.

Telle est bien l'ambition commune qui guide le Département et l'équipe du festival : faire partager la richesse et la diversité des cinématographies au plus grand nombre, à tous les âges, et notamment aux plus jeunes que nous tenons à accompagner dans leur initiation au cinéma. Et que nous souhaitons sensibiliser, aussi, au regard des jeunes créateurs qui empruntent des voies artistiques inédites, comme autant d'utopies d'hier devenues les réalités d'aujourd'hui...

Avec Emmanuel Constant, Vice-président du Conseil général chargé de la culture, je vous invite donc nombreux à faire ce beau voyage en « Utopia », et souhaite à chacune et chacun de vous un bon festival.

STÉPHANE TROUSSEL
PRÉSIDENT DU CONSEIL GÉNÉRAL



La 14^e édition de nos Journées cinématographiques dionysiennes sera UTOPIA ou ne sera pas. Réalités utopiques, utopies réalistes, utopies intimes, utopies porteuses de révolte et de désir de changement ou invention d'un monde idéal et rêvé, nous souhaitons vous faire découvrir du 5 au 11 février 2014 toutes les chimères et autres projets imaginaires visités et revisités par les cinéastes. Au cinéma, le film comme invention d'un monde, fictif ou pas, n'est-il pas la première des utopies ?

Dans le langage courant, « utopique » veut dire impossible ; une utopie est une chimère, une construction purement imaginaire dont la réalisation est, *a priori*, hors d'atteinte. Or, paradoxalement, les auteurs qui ont créé le mot, puis illustré le genre littéraire inventé par Thomas More en 1516, avaient plutôt pour ambition d'élargir le champ du possible, et d'abord de l'explorer.

En ces temps peu favorables aux projections dans l'avenir, c'est pourtant ce que nous souhaitons faire durant cette semaine. Nous allons donc voir et parler des possibles, en tous les cas des rêves et désirs des hommes, parce qu'imaginaire ou fictif ne veut pas dire impossible et parce que tout rêve n'est pas chimère, bien au contraire.

Invité d'honneur : Alejandro Jodorowsky. Qui mieux que lui peut incarner cet esprit utopique ? Il a exploré et inventé dans de nombreux domaines artistiques : cinéma, BD, théâtre, il a créé l'« anti-mouvement » *Panique* en 1962 avec son comparse Fernando Arrabal, également invité de notre festival. Vous pourrez découvrir cinq de ses films.

Du cinéma poétique et engagé de Lionel Soukaz, indissociable de nombreux mouvements radicaux, politiques, intellectuels et artistiques de 1970 à nos jours, à l'avant-première du très beau film de Vincent Dieutre, *Roland blessé*, voyage au cœur de l'intime et du politique, réenchantant le monde en nous donnant à voir des lucioles que l'on croyait disparues, en passant par le trop rare *La Dernière Femme* de Marco Ferreri ou les quatre énormes films de notre nuit dystopique, voilà de quoi questionner ensemble durant sept jours les utopies d'hier et d'aujourd'hui.

« Il faut organiser le pessimisme », disait Walter Benjamin. Quoi de mieux que le cinéma et ses images pour commencer à s'y mettre. Nous ne renonçons pas à l'utopie, sous aucun prétexte, nous tentons au contraire, avec notre festival, de lui redonner sa signification première, celle d'un heureux effort de l'imagination pour explorer et représenter le possible.

BORIS SPIRE
DIRECTEUR DE L'ÉCRAN



RÉVOLUTION ZENJI

Cinéma, lieu d'utopie

par René Schérer

Utopie ? Il faut s'entendre. Parce que le mot ne peut être manié en toute innocence, voire sans danger. Mot-piège, polyvoque, sujet à des glissements de sens, à des dérapages.

Entre *L'Utopie ou la mort*, lancé par Albert Jacquard en 1993 pour exiger des sociétés actuelles qu'elles dépassent le plat réalisme de la rentabilité, et la célébration unanime ou presque de la « fin des utopies » qui a accompagné l'écroulement de l'Union soviétique, il y a un abîme ; ouvert par la confusion entre l'État totalitaire, fonctionnant à la faveur des goulags, et les aspirations des sociétés nanties à une distribution équitable des richesses, à une autre orientation des désirs. Lorsque, peu avant 1968, Herbert Marcuse croyait pouvoir, en s'illusionnant gravement, annoncer la « fin des utopies », il pensait que bonheur et justice étaient en train, grâce aux amorces de révolutions en cours, de passer dans la réalité. Et de même, Marx et Engels déjà avaient cru pouvoir distinguer entre le « socialisme utopique » et le « socialisme scientifique », le premier n'étant que le rêve anticipé de l'autre.

Ce qui a fait la grandeur du cinéma soviétique du début, celui des années 20, fut sa capacité à créer les images fortes et dynamiques d'une vision, à « incarner » la Révolution, le Peuple, la Terre, la Nature, indépendamment de toute

idéologie. La même puissance utopique que chez Murnau (*Nosferatu*, 1922 ; *Faust*, 1926 ; *L'Aurore*, 1927) ou Sjöström (*Le Vent*, 1928), à la même époque du cinéma naissant. On a pu le qualifier aussi d'épique ; mais les deux se rencontrent. Ce n'est qu'avec l'idéologie envahissante que cette capacité à construire de telles visions s'est perdue. *La Terre* de Dovjenko (1930), *Le Chemin de la vie* de Nikolai Ekk (1931), *La Mère* de Poudovkine (1926), *Le Cuirassé Potemkine* et *Octobre* d'Eisenstein (1925 et 1928) sont utopiques. Mais déjà plus *La Ligne générale* (1929) où s'amorce le dangereux chemin vers l'idéologie ; avec *Le Pré de Béjine* (1937), il tourne à l'imposture. Ce n'est d'ailleurs pas qu'une question de date car ; *Que Viva Mexico !*, de 1932, a su conserver sa dimension utopique dans le rapport de l'homme à la Terre et à ses dieux.

L'utopie ne s'inscrira ensuite qu'à l'envers de l'Empire soviétique, avec son délitement et sa chute. Et il faudra attendre 1989 avec *Bouge pas, meurs, ressuscite* puis *Une vie indépendante* (1992), de Vitaly Kanevsky, pour ne citer que lui, pour retrouver l'inspiration et l'élan utopiques.

Aussi, quand on parle d'utopie, faut-il toujours demander : quelle utopie, visant quoi, dans quelles circonstances, s'appliquant à quel problème ? Car c'est évidemment, ici comme partout, le problème qui importe, plus que le récit >>>

descriptif de quelque « bonheur » réalisé ; ou, puisqu'il s'agit de cinéma, moins la représentation d'un tableau que le type d'images à réaliser, à « faire ».

Comment faire image, comment faire l'image ? Là est la question.

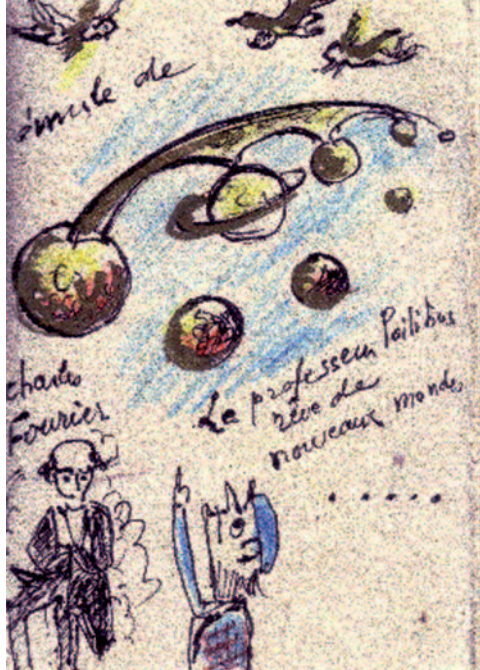
L'utopie, avec son préfixe tiré du *ou* négatif grec est, on le sait, ce qui n'est pas localisable : une société inventée, transportée dans un lieu imaginaire, un désert, ou une île, de préférence déserte. Elle n'a pas de lieu, mais occupe un espace ; et même, c'est là peut-être sa première propriété, sa plus séduisante vertu : tracer librement les contours d'un pays, d'une ville, d'une demeure – fût-ce une grotte, une cabane ou un arbre. De l'île *Utopia* de Thomas More aux frondaisons du *Baron perché* d'Italo Calvino, en passant par les cabanes de Robinson Crusoe ou, mieux encore, les résidences appropriées à chaque saison du *Robinson suisse* de Johann David Wyss.

Utopiques, jeux d'espace est le titre que Louis Marin a donné à un de ses livres. On comprend que, de tous les arts, ceux de l'espace – l'architecture, l'urbanisme – se soient passionnément voulus utopiques. Le travail sur l'espace transforme le « sans-lieu » en affirmation d'un lieu où pouvoir vivre, lieu de la *vraie vie absente*. L'utopie se fait à la fois expression des désirs auparavant confinés dans un espace restreint et champ ouvert à leur libre essor.

Expression et tout autant condition. En concrétisant les désirs rêvés, l'utopie crée les cadres indispensables à leur manifestation. Elle n'est plus le sans-lieu, mais l'autre lieu. Si l'on joue librement sur le mot, on trouvera que le *ou* initial, « u », peut être lu également comme une déformation du *eu* grec, qui signifie « bon » et « bien ».

Mais surtout, n'allons pas penser qu'elle consiste à proposer, à décrire « le meilleur des mondes », dont on sait depuis Huxley, depuis 1984 d'Orwell, combien il peut se révéler redoutable.

L'utopie s'adresse à autrui, à tous, elle ne peut pas s'enfermer dans l'imposition d'un bonheur par avance calculé, dans l'autoritarisme d'une cité, d'un État. Son espace n'est pas délimité par une clôture. Elle ne définit pas une société close, mais ouverte. Ou plutôt, elle est ouverture de notre espace restreint sur un espace autre, fût-il l'horizon d'un départ, d'un « sortir », ou, paradoxalement, celui d'une retraite, d'un ermitage.



LE JEU DE L'OIE DU PROFESSEUR POILIBUS

Car il ne s'agit jamais d'un simple déplacement ou d'une transformation physique, matérielle. On change de vie en même temps que de lieu.

« Hétérotopie », a écrit Foucault, mot moins ambigu qu'« utopie », qui, historiquement, a englobé aussi le pire, ses propres déformations et perversions, passant d'un âge d'or à un âge de fer, d'un paradis promis à l'enfer, du tourbillon révolutionnaire aux camps de concentration. L'utopie rationnelle porte toujours cette menace sur les bords. Ou plus exactement en son centre, dans l'espace abstrait, rationalisé, vide de différences, de modulations, où elle se déploie. L'éblouissante lumière promise par la révolution se fait grisaille et nuit.

Avec l'hétérotopie règne la diversité, le charme des nuances et de la différence, tout d'abord celle qui sépare cet espace désirable de celui de la banalité du quotidien.

L'utopie ainsi conçue n'est pas celle des grands projets ; elle ne réside pas dans une projection vers le futur, réservée à cet à *venir*, différée jusqu'à son achèvement. Elle s'affirme au présent. Ici et maintenant. Ce qui la caractérise est son « immanence » au monde actuel dont elle est plutôt la face cachée : celle de ses possibles, ou, mieux, de ses virtualités. Un élément non actualisé, un ingrédient méconnu et qui assure le mouvement incessant – mais fondamentalement contingent – du réel dans son « progrès »

nécessaire vers le mieux, toujours déjà décelable dans ces « niches » d'espace où l'âme se recueille, où elle trouve sa jouissance et son élan.

On comprend mieux dès lors pourquoi elle a pour thème et lieu privilégiés l'enfance ; pourquoi elle est moins un projet ou une préfiguration – encore moins une préfiguration totalisante – que le recueil de tous les lieux en attente où le désir se forme et s'exprime, gros de toutes les promesses de l'univers, même s'il ne trouve pas à les satisfaire.

Si l'homme moderne, selon une parole de Deleuze maintes fois rapportée, « ne croit plus au monde » ni à ses valeurs ; s'il l'a « déréalisé » en lui ôtant la magie et la « sacralité » qui lui donnaient consistance, il revient au cinéma de lui rendre cette foi, en dehors de toute position religieuse, mais non sans affirmer une sorte de « sacré » restauré qui nimbe toute chose vivante. Ce que Pasolini nomme « sacralité de la vie », qui confère aux images de ses films leur puissance d'affirmation et qui, selon lui, émane de l'association en elles de l'archaïsme et de la révolution. Archaïsme de figures quasiment hiératiques et byzantines, mouvements emportés et montages abrupts, comme dans *Fleurs de papier* de Guru Dutt (1959) ou *La Rabbia* de Pasolini (1963).

Bien sûr, il faut aller du côté de *Théorème* (1968) pour trouver chez lui un contenu explicitement utopique, puis érotique, avec cet ensemble réalisé entre 1971 et 1974 qu'il a appelé « Trilogie de la vie » : *Le Décameron*, *Les Contes de Canterbury* et *Les Mille et Une Nuits*. Mais son utopie n'est pas fuite vers un au-delà, un autre monde ; elle s'enracine dans « ce monde-ci » qu'elle tient à affirmer tel qu'il est, mais avec ses couleurs ravivées, ses passions exacerbées, en plein essor.

L'utopie n'est pas l'œuvre d'un visionnaire, mais elle dépend d'une vision ; elle la construit ; elle est ce qui arrache le réel à la grisaille de l'actualité pour le transporter en vision. C'est pourquoi elle trouve son lieu d'élection dans la vision poétique, qui est le propre de l'enfance comme puissance des possibles, de l'inexploré, sur lesquels le cinéma seul, en « faisant l'image », ouvre sa fenêtre. Pourquoi *La Nuit du chasseur* (1955), de Charles Laughton, peut fournir un paradigme utopique de l'enfance, de l'utopie d'enfance ; pourquoi on pourra ainsi aller à la rencontre de Losey (*Le Garçon aux cheveux verts*, 1948, et surtout *Le Messager*, 1970), de Vigo (*Zéro de conduite*, 1933, et *L'Atlante*, 1934)

ou d'autres encore, entremêlant les thèmes de l'utopie et les visions d'enfance, jusqu'à *Sa majesté des mouches* de Brook (1963), cueillant au passage *Un Cyclone à la Jamaïque* d'Alexander Mackendrick (1965), le tout récent *Mud* de Jeff Nichols (2013), *Kes* de Ken Loach (1969) ou encore Larry Clark en son entier. Sans oublier le très pasolinien Bernardo Bertolucci, pour *1900* (en 1976), *Innocents* (2003) et le tout dernier *Moi et Toi* (2012).

L'utopie n'est pas une histoire toute faite qui s'imposerait dans un monde nouveau, fabrique de quelque introuvable « homme nouveau » promis par les églises de tout ordre ; elle se fait, elle « fait » avec l'homme, l'enfant, avec leurs passions délivrées. Avec des parcelles de réel recueillies. Elle est « en miettes », comme l'écrivait déjà Italo Calvino. Ce qui ne signifie pas disparue, mais disséminée et, ainsi, présente partout pourvu que le cinéma sache nous la « visionner », nous la rendre.

Il faut revenir au début, aux voies paradoxales de l'utopie, à ce sans-lieu qui construit le lieu, qui donne l'image, qui resitue la croyance au monde en affirmant le réel disparaissant parmi les destructions incalculables d'une modernité en folie. L'utopie est là, présente à l'état diffracté comme l'on dit d'une lumière, partout où le réel s'affirme en image et en voix. Je pense au minimalisme des Straub (aujourd'hui de Jean-Marie Straub), au presque immobilisme de l'image, à la plénitude et au rythme, chez lui, de la musique et de la voix. À sa restitution du monde, à son « rendu », qui est comme le produit d'un effacement, devant le réel, d'un cinéma se dépouillant de ses artifices pour laisser venir les choses telles qu'elles sont. Que ce soit l'œuvre musicale à sa naissance (*Chronique d'Anna Magdalena Bach*, 1969) ou Montaigne dans son éternité de bronze (*Un conte de Michel de Montaigne*, 2013), ou encore Dante du haut de sa colline toscane (*O somma luce*, 2009). Straub, à la rencontre de *L'Homme à la caméra* de Dziga Vertov (1929), ou d'Ozu, avec ses *Gosses de Tokyo* (1932). De l'admirable mais rare *Fanny et Alexandre* de Bergman (1982).

Partout, en eux, dans cette réalité rendue, *realtà* pasolinienne sacralisée comme l'est la vie, l'utopie de notre monde absent, de notre vie en train de se perdre et que le cinéma sauve, ne trouve-t-elle pas, au mieux, à s'exprimer ?

PARIS, LE 17 SEPTEMBRE 2013,
RENÉ SCHÉLER EST UNIVERSITAIRE, PHILOSOPHE,
PROFESSEUR ÉMÉRITE À L'UNIVERSITÉ PARIS VIII



ALEJANDRO JODOROWSKY

toujours plus loin que la réalité

Alejandro Jodorowsky est né en 1929 au nord du Chili, dans la cité minière de Tocopilla. Ce fils d'immigrés juifs ukrainiens avait peu parlé de son enfance, jusqu'à l'année dernière où il signa un film plein d'émotions et d'inventions, *La Danza de la Realidad*, accueilli avec ferveur lors de la Quinzaine des réalisateurs à Cannes. Ce fut comme si les spectateurs retrouvaient un grand frère ou un ami, quelqu'un qui, dans le cinéma, avait laissé une trace singulière.

Il n'est pas sûr qu'ils étaient nombreux ces spectateurs de 2013 à savoir qu'Alejandro avait quitté le Chili vers l'âge de vingt ans et commencé à Paris, où il étudia l'art du mime avec Étienne Decroux et se lia avec le mouvement Panique de Topor et Arrabal, à vraiment devenir artiste.

C'est cependant au Mexique, son autre pays d'adoption, qu'il se lança dans son premier long métrage, *Fando*

et *Lis*. Cette adaptation d'une pièce carnassière de Fernando Arrabal fut montrée dans un grand scandale au festival d'Acapulco en 1968. À l'époque les critiques n'avaient pas apprécié.

C'est *El Topo*, réalisé en 1970, qui lança non seulement la carrière mais la légende de Jodorowsky. Ce western halluciné, film culte majuscule, fit de lui une sorte de star underground. Et lui permit ensuite de signer en 1973, avec l'aide financière de John Lennon, *La Montagne sacrée*, le long métrage le plus ésotérique qu'il ait été donné de voir à un cinéphile. À cette époque, le Chilien voulait que ses spectateurs aient l'impression en voyant son film d'absorber du LSD.

Toute son énergie passa ensuite dans la tentative épique de monter *Dune*, adaptation qu'il voulait monumentale du livre fameux de Frank Herbert. Il s'entoura



À GAUCHE, SANTA SANGRE. CI-DESSUS, LA DANZA DE LA REALIDAD ET LA MONTAGNE SACRÉE

de Jean Giraud, géant de la BD, plus connu sous les pseudonymes de Gir et Moebius, d'autres dessinateurs comme Chris Foss, Dan O'Bannon, déjà impliqué dans le cinéma, du Suisse Rudi Giger, sombre et brillant surréaliste. Il approcha Salvador Dali, Mick Jagger, Orson Welles, pour qu'ils incarnent certains rôles clés. Il convainquit les groupes rock Pink Floyd et Magma et même Karlheinz Stockhausen de composer les musiques du film.

Tout était prêt, sauf Hollywood qui recula. Ce fut en définitive Dino de Laurentis qui détourna le projet et produisit *Dune* sans Jodorowsky mais avec David Lynch. Lequel enfanta un navet qu'il finit par renier. La tentative du natif de Tocopilla ne fut cependant pas tout à fait perdue. Ses travaux inspirèrent une nouvelle esthétique qui donna un nouveau souffle à la SF cinématographique. *Alien* en est le témoignage.

Jodorowsky écrivit ensuite des BD superbes (notamment *L'Incal* avec Giraud), signa en 1980 une fable enfantine filmée, *Tusk*. Et, en 1989, il se remit à l'ouvrage avec *Santa Sangre*, thriller construit autour d'un flash-back, lointainement inspiré de *Psychose*, où il renoua avec sa veine délirante.

Il fallut ensuite attendre 2013 pour que, grâce à son vieux complice Michel Seydoux, il mette en scène *La Danza de la Realidad*, autobiographie féerique, et la présente avec succès à Cannes, puis dans les salles de France et de Navarre.

/// ÉDOUARD WAINTRAP
CRITIQUE DE CINÉMA, DÉLÉGUÉ GÉNÉRAL
DE LA QUINZAINE DES RÉALISATEURS

samedi 8 février

16:00/écran 1 > 29

En présence de Fernando Arrabal

FANDO ET LIS

D'ALEJANDRO JODOROWSKY

18:15/écran 1 > 31

Séance suivie d'une rencontre avec Alejandro Jodorowsky

EL TOPO D'ALEJANDRO JODOROWSKY

21:15/écran 1 > 31

En présence d'Alejandro Jodorowsky

LA MONTAGNE SACRÉE

D'ALEJANDRO JODOROWSKY

dimanche 9 février

17:30/écran 1 > 37

Séance suivie d'une rencontre avec Alejandro Jodorowsky et Pascale Montandon-Jodorowsky

LA DANZA DE LA REALIDAD

D'ALEJANDRO JODOROWSKY

21:15/écran 1 > 39

En présence d'Alejandro Jodorowsky

SANTA SANGRE

D'ALEJANDRO JODOROWSKY

index

- AELITA** DE YAKOV PROTAZANOV /13
- AH, LIBERTY !** DE BEN RIVERS /22
- ALBERTINE, LE SOUVENIR PARFUMÉ DE MARIE ROSE**
DE JACQUES KEBADIAN ET DU COLL. EUGÈNE VARLIN /41
- ANABASE DE MAY ET FUSAKO SHIGENOBU, MASAO**
ADACHI ET 27 ANNÉES SANS IMAGES (L')
D'ÉRIC BAUDELAIRE /46
- BATTLE ROYALE** DE KINJI FUKASAKU /33
- BRASILIA/CHANDIGARH** DE LOUIDGI BELTRAME /36
- BRAZIL** DE TERRY GILLIAM /26
- BREAKFAST CLUB** DE JOHN HUGHES /18
- BUENAVENTURA DURRUTI, ANARCHISTE**
DE JEAN-LOUIS COMOLLI /38
- CHÂTEAU DANS LE CIEL (LE)** DE HAYAO MIYAZAKI /12
- CITÉ DES FEMMES (LA)** DE FEDERICO FELLINI /22
- COMPLEXE DU BOUCHER (LE)** DE CHRISTINE GABORY,
IVORA CUSACK ET CAROLINE BEURET /42
- CRIME DE MONSIEUR LANGE (LE)** DE JEAN RENOIR /21
- DE LA GUERRE** DE BERTRAND BONELLO /44
- DERNIÈRE FEMME (LA)** DE MARCO FERRERI /15
- DIONYSOS** DE JEAN ROUCH /21
- DOMANI DOMANI** DE DANIELE LUCHETTI /42
- DU SOLEIL POUR LES GUEUX** D'ALAIN GUIRAUDIE /40
- EL TOPO** D'ALEJANDRO JODOROWSKY /31
- ELISÀR VON KUPFFER** DE LIONEL SOUKAZ /43
- FANDO ET LIS** D'ALEJANDRO JODOROWSKY /29
- FOLLE ESCAPEE (L')** DE MARTIN ROSEN /12
- FORCE DES CHOSES (LA)** D'ALAIN GUIRAUDIE /40
- GERONTOPHILIA** DE BRUCE LABRUCE /15
- GUY AND CO** DE RENÉ SCHÉRER ET LIONEL SOUKAZ /43
- HINTERLAND** DE MARIE VOIGNIER /36
- HOMME DU PEUPLE (L')** D'ANDRZEJ WAJDA /11
- HORIZONS PERDUS** DE FRANK CAPRA /25
- JACKY AU ROYAUME DES FILLES** DE RIAD SATTOUF /23
- JEU DE L'OIE DU PROFESSEUR POILIBUS (LE)**
DE FRANSSOU PRENANT /25
- JIN-ROH, LA BRIGADE DES LOUPS**
DE HIROYUKI OKIURA /33
- L.A. ZOMBIE** DE BRUCE LABRUCE /14
- LA CECILIA** DE JEAN-LOUIS COMOLLI /39
- LA DANZA DE LA REALIDAD** DE A. JODOROWSKY /37
- LA VIE EST UN ROMAN** D'ALAIN RESNAIS /40
- LE FUTUR EST FEMME** DE MARCO FERRERI /14
- LE SEIGNEUR A FAIT POUR MOI DES MERVEILLES**
D'ALBERT SERRA /29
- MARCHE GAIE (LA)** DE LIONEL SOUKAZ
ET GUY HOCQUENGHEM /42
- METROPOLIS** DE RINTARO /13
- MISTER LONELY** DE HARMONY KORINE /45
- MONTAGNE SACRÉE (LA)** D'ALEJANDRO JODOROWSKY /31
- NEW YORK 1997** DE JOHN CARPENTER /32
- NIGHT MOVES** DE KELLY REICHARDT /47
- OUVRIERS, PAYSANS** DE DANIELÉ HUILLET
ET JEAN-MARIE STRAUB /41
- PARADIS PERDU** DE FRANSSOU PRENANT /42
- PRÉDATEURS (LES)** DE TONY SCOTT /19
- PREMIÈRE ANNÉE (LA)** DE PATRICIO GUZMÁN /20
- PROFOND DÉSIR DES DIEUX** DE SHOHEI IMAMURA /35
- PUISQU'ON VOUS DIT QUE C'EST POSSIBLE**
FILM COLLECTIF DE CHRIS MARKER, ROGER LOUIS,
SYLVIE JÉZEQUEL... /27
- RENCONTRES D'APRÈS MINUIT (LES)**
DE YANN GONZALEZ /19
- RÉVOLUTION ZENDJ** DE TARIQ TEGUIA /44
- ROLAND BLESSÉ** DE VINCENT DIEUTRE /35
- SANTA SANGRE** D'ALEJANDRO JODOROWSKY /39
- SLOW ACTION** DE BEN RIVERS /22
- SOCHAUX, 11 JUIN 1968** DU GROUPE MEDVEDKINE
DE SOCHAUX /27
- SWEET SIXTEEN IN SIXTIES** DE LIONEL SOUKAZ /42
- TEMPS DE LA POSE (LE)** DE LIONEL SOUKAZ /42
- THE CAT, THE REVEREND AND THE SLAVE**
D'ALAIN DELLA NEGRA ET KAORI KINOSHITA /45
- THE LEBANESE ROCKET SOCIETY**
DE JOANA HADJITHOMAS ET KHALIL JOREIGE /23
- THE UGLY ONE** D'ÉRIC BAUDELAIRE /46
- TOUT DROIT JUSQU'AU MATIN** D'ALAIN GUIRAUDIE /40
- TRAIN EN MARCHÉ (LE)** DE CHRIS MARKER /27
- TROTSKY** DE JACQUES KEBADIAN /41
- UTOPIA** DE RENÉ SCHÉRER, LIONEL SOUKAZ
ET STÉPHANE GÉRARD /43
- VOYAGE DANS LA LUNE (LE)** DE GEORGES MÉLIÈS /13
- ZARDOZ** DE JOHN BOORMAN /32
- ZOO ZÉRO** D'ALAIN FLEISCHER /18



L'HOMME DU PEUPLE

mardi

mardi 4 février/écran 1

20:00

soirée d'ouverture

SUR INVITATION

avant-première

L'HOMME DU PEUPLE

WALESA. CZŁOWIEK Z NADZIEI

D'ANDRZEJ WAJDA

POLOGNE/2013/COULEUR/2H04/VOSTF/DCP

AVEC ROBERT WIECKIEWICZ, AGNIESZKA GROCHOWSKA

Lech Walesa est un travailleur ordinaire, un électricien qui doit composer avec une vie de famille, et sa femme Danuta. Alors que les manifestations ouvrières sont durement réprimées par le régime communiste, il est porté par ses camarades à la table des négociations. Son franc-parler et son charisme le conduisent vite à endosser un rôle national. Il ne se doute pas encore que sa vie va basculer, en même temps que la grande Histoire.

« *L'homme du peuple* raconte l'union contre le communisme et la nature révolutionnaire des combats des Polonais; c'est aussi la dernière partie de la trilogie de Wajda (après *L'Homme de marbre* en 1977 et *L'Homme de fer* en 1981) consacrée au chemin parcouru par les ouvriers polonais du stalinisme à la liberté.

[...] Robert Wieckiewicz, acteur au regard bleu perçant et aux faux airs de Sean Penn, a endossé le rôle difficile de Walesa. "Il y a très peu de moments, dans l'histoire de la Pologne, dont on peut vraiment être fier." Il considère que Wajda souhaite non seulement insister auprès des Polonais sur le rôle de Walesa, mais aussi "rapeler au monde que cette immense révolution" – la chute du communisme dans tout le bloc soviétique – "a commencé en Pologne, que la Pologne était la première, avant la chute du mur de Berlin". »

ALISON SMALE, *THE NEW YORK TIMES*, 17 OCTOBRE 2013

mercredi

mercredi 5 février/écran 1

14:00
tarif famille

à partir de 6 ans

LE CHÂTEAU DANS LE CIEL

TENKU NO SHIRO ROPYUTA

DE HAYAO MIYAZAKI

JAPON/1986/COULEUR/2H04/VF/35 MM

Retenue prisonnière par des pirates dans un dirigeable, la jeune Sheeta saute dans le vide en tentant de leur échapper. Elle est sauvée in extremis par Pazu, un jeune pilote d'avion travaillant dans une cité minière. Les pirates leur donnent la chasse. Au terme d'une course-poursuite effrénée, Sheeta se confie à Pazu, lui avouant qu'elle est la descendante des souverains de Laputa, la cité mythique située dans les airs.

« Par la médiation de Pazu et Sheeta, nous passons de la fascination de la découverte à l'angoisse de l'inconnu, quand la peur du danger ne nous étreint pas de voir les deux enfants victimes des personnages malfaisants de l'histoire qui entraveraient leur liberté. Dans une narration qui emploie des schémas assez traditionnels (dans la course au trésor, qui l'emportera ou qui empêchera l'autre de l'emporter ? poursuivants et poursuivis créent la mise en danger dans leur affrontement sans cesse en mouvement), l'idée maîtresse de Miyazaki est toujours celle de la liberté, liberté des esprits, liberté de la beauté, liberté des espaces de développement. *Le Château dans le ciel* est un rêve, sans doute impossible, une conquête pour un lieu imaginaire, celle que l'artiste voudrait pour l'homme, mais il n'y a jamais d'occultation de ce que les enfants, les hommes doivent affronter. »

HUBERT NIOGRET, *POSITIF* N° 503, JANVIER 2003

mercredi 5 février/écran 2

14:15
tarif famille

ciné-gôter

Séance présentée par

Anne-Charlotte Bappel,

programmatrice à Splendor Films

à partir de 9 ans

LA FOLLE ESCAPADE

WATERSHIP DOWN

DE MARTIN ROSEN

ROYAUME-UNI/1978/COULEUR/1H41/VF/DCP

Dans la garenne de Sandleford, Fiver est un petit lapin qui possède le don extraordinaire de voir l'avenir. Dans une vision, il s'aperçoit que la destruction de son monde est proche. Aidé de son frère Hazel, il se rend chez le chef de la garenne pour le prévenir du grand danger qui les guette.

« On accompagne avec espoir l'odyssée écologique de ces lapins en quête d'un paradis de verdure. La course folle a lieu dans le Hampshire et le choix du décor sert l'apparente joliesse du film. La campagne est verdoyante, familière et abondante. Le réalisme animé de Rosen crée un effet de proximité avec ces lapins pleins d'astuces qui vont mesurer combien le monde est truffé d'ennemis, de prédateurs, de pièges et de chimères. Le malaise que procure *La Folle Escapade* vient pourtant de cette familiarité : la simplicité des dessins et de l'animation, la douceur et le flegme presque atones des voix, la douceur des paysages hospitaliers rendent le surgissement de la violence plus incongru. [...] Le cinéma de Martin Rosen ressemble à un trompe-l'œil mortel, qui dissimule derrière la beauté naïve de son graphisme pastel l'amertume, la fatalité et la violence du monde sauvage. »

FRÉDÉRIC MERCIER, *CAHIERS DU CINÉMA* N° 684, DÉC. 2012



LE CHÂTEAU DANS LE CIEL.

mercredi 5 février/écran 2

16:15

LE VOYAGE DANS LA LUNE

DE GEORGES MÉLIÈS

FRANCE/1902/NOIR ET BLANC/13'/MUT/DCP

AVEC GEORGES MÉLIÈS, BLEUETTE BERNON

Le professeur Barbenfouillis, président du Club des astronomes, décide d'entreprendre une expédition sur la Lune. Accompagné de six savants, il monte dans un gigantesque obus tiré par un énorme canon. Arrivés sans encombre, les scientifiques découvrent le « clair de Terre », affrontent une tempête de neige et rencontrent d'étranges anthropoïdes qui les font prisonniers.

AELITA DE YAKOV PROTAZANOV

RUSSIE/1924/NOIR ET BLANC/1H 21'/MUT/35 MM

D'APRÈS LE ROMAN ÉPONYME D'ALEKSEI TOLSTOY

AVEC YULIYA SOLNTSEVA, IGOR ILYINSKY

L'ingénieur Los, un rêveur romantique, travaille à la station de radio de Moscou. Tandis que le socialisme s'édifie fébrilement autour de lui, il ne rêve que de voyager dans l'espace et travaille dans le plus grand secret à la fabrication d'un vaisseau spatial. Quelle n'est pas sa surprise lorsqu'il capte soudainement un étrange message sur les ondes : « Anta Adeli Outa ! »

« C'est un film unique. Toute la partie "martienne" en fait le seul véritable exemple d'un cinéma constructiviste : la maquette de la cité martienne était d'Isaak Rabinovitch, les décors de Victor Simov et les costumes de la géniale Alexandra Exter (dont Rabinovitch avait été l'élève à Kiev en compagnie du jeune Pavel Tchelitchev, qui un jour composerait les décors d'*Ondine* pour Jouvett...). »

CHRIS MARKER, *IMMEMORY*, 1997

mercredi 5 février/écran 1

16:30

tarif famille

à partir de 9 ans

METROPOLIS METOROPORISU

DE RINTARO

JAPON/2002/COULEUR/1H 47'/VOSTF/35 MM

D'APRÈS LA BANDE DESSINÉE D'OSAMU TEZUKA

À Metropolis, une cité futuriste, les humains cohabitent avec les robots. Le gigantesque gratte-ciel Ziggurat abrite les élites de la société, tandis que les pauvres et les robots sont condamnés à une vie souterraine. Le détective Shunsaku Ban et son neveu Kenichi enquêtent sur un trafic d'organes humains et font la rencontre du docteur Laughton, un scientifique rebelle.

« Katsuhiro Otomo, scénariste et réalisateur d'*Akira* (1988, premier ambassadeur de l'anime à franchir nos frontières), adapte une bande dessinée d'Osamu Tezuka (père fondateur du *manga*), inspirée d'un univers préexistant : celui de *Metropolis* de Fritz Lang. Davantage que d'une filiation, c'est d'une réincarnation qu'il s'agit. Du film de Lang, Rintaro conserve la parabole architecturale. Mais il y intègre aussi toute la descendance (cinématographique, littéraire...) de *Metropolis*. [...] Manifeste anarchiste et ode à la tolérance, le film de Rintaro trouve un écho particulier dans le contexte actuel. Ces étrangers bioniques, traqués par des hordes fascistes et conspués par une partie du peuple parce qu'un gouvernement les a mis en fonction, ne sont pas qu'une race de science-fiction. Les bombes judicieusement incertaines de Metropolis nous le rappellent sans cesse : melting-pot de cultures, de climats et d'époques enchâssées, c'est une ville-monde qui revendique sa citoyenneté universelle. »

NICOLAS CHEMIN, *CAHIERS DU CINÉMA* N° 569, JUIN 2002



GERONTOPHILIA

mercredi 5 février/écran 2

18:45

Séance suivie d'une rencontre
avec **Bruce LaBruce**

L.A. ZOMBIE DE BRUCE LABRUCE
ALLEMAGNE-ÉTATS-UNIS/2010/COULEUR/1 H 03/VOSTF/
BLU-RAY/INT. - 16 ANS
AVEC FRANÇOIS SAGAT, ROOCO GIOVANNI, WOLF HUDSON

Un étrange zombie de couleur bleutée émerge de l'océan Pacifique avant d'être recueilli par un surfeur. Tous deux sont victimes d'un grave accident qui laisse le surfeur pour mort au milieu de la route. Mais le zombie va trouver un moyen de ramener le jeune homme à la vie. Immergée dans la Cité des Anges, la créature va dès lors, tel un sauveur de l'ombre, se mettre en quête de nouveaux morts à ressusciter.

« C'est dans les films de genre, dans les vieilles figures mythologiques du bis, que Bruce LaBruce extrait la matière de son cinéma expérimental, dont *L.A. Zombie* représente la frange la plus radicale. Dépouvu du moindre dialogue, le film suit la trajectoire répétitive et aveugle de son personnage de mort vivant, immergé dans les bas-fonds de Los Angeles : *backrooms* crasseuses et tunnels souterrains sont les seuls décors de ses baisés nécrophiles. Parfois à la limite de la série Z, Bruce LaBruce revendique plutôt une forme d'amateurisme, un dépouillement extrême du genre (faux raccords, effets spéciaux artisanaux...), propices à retrouver la poésie des origines du mythe zombie – le plus mélancolique des monstres de cinéma. »

ROMAIN BLONDEAU, *LES INROCKUPTIBLES*, 7 DÉCEMBRE 2011

mercredi 5 février/écran 1

19:00

LE FUTUR EST FEMME
IL FUTURO È DONNA
DE MARCO FERRERI

ITALIE-FRANCE-RFA/1984/COULEUR/1 H 43/VOSTF/35 MM
AVEC HANNA SCHYGULLA, ORNELLA MUTI, NIELS ARESTRUP

Anna et Gordon s'aiment et ont décidé de ne pas avoir d'enfant. Au bal, ils rencontrent un jour Malvina, enceinte de six mois. L'amour naît entre eux trois, fait de mille désirs et de contradictions.

« Le cinéma de Ferreri a toujours oscillé entre la fable et la farce. Disons qu'ici, loin de toute provocation burlesque, c'est la fable qui l'emporte. Elle est simple et émouvante et le film est beau. Ferreri n'a jamais été à proprement parler un cinéaste synchrone. Je crois même qu'il a horreur de faire des films "avec son temps". Il aime au contraire prendre des choses lorsqu'elles semblent décliner – le discours féministe, les idées une fois qu'elles sont *passées de mode* – pour filmer, sous leur apparent recyclage (une période s'achève, une autre commence), ce qui n'en finit pas de durer. Le paysage italien du *Futur est femme* est celui d'un après : après le féminisme (toujours et encore), après les Brigades Rouges (les amis, le gang qui vit aux côtés du couple). »

CHARLES TESSON, *CAHIERS DU CINÉMA* N° 364, OCTOBRE 1984

mercredi 5 février/écran 2

20:45

Séance suivie d'une rencontre
avec **Bruce LaBruce** et **Lionel Soukaz**

avant-première

GERONTOPHILIA

DE BRUCE LABRUCE

CANADA/2013/COULEUR/1 H 22/VOSTF/DCP

AVEC PIER-GABRIEL LAJOIE, WALTER BORDEN, KATIE BOLAND

Lake, un garçon de dix-huit ans, découvre sans se l'avouer son attirance pour les hommes plus âgés bien qu'il entretienne une relation amoureuse avec une fille de son âge. Lorsqu'il trouve un job d'été comme assistant médical dans une maison de retraite, il s'aperçoit que les pensionnaires sont surmédicamentés par le personnel pour les rendre plus dociles. Révolté par cette méthode, il incite un vieil homme à refuser son traitement. Mais la complicité qui les unit va bientôt se transformer en un sentiment qui les dépasse.

« Loin de l'esthétique trash et du porn art de ses précédents films, Bruce LaBruce adopte le style et le ton de la comédie romantique, sans rien éluder de son sujet ni renoncer à la dimension politique et subversive de son cinéma. *Gerontophilia* parle avec intelligence de la dictature de la beauté et de la jeunesse qui contamine les images de la société de consommation et conditionne nos esprits et nos désirs. L'attirance pour les corps usés et malades des personnes âgées devient ainsi un acte de résistance et d'insurrection, un geste libre de toute emprise sociale et familiale. [...] C'est paradoxalement avec son film le plus accessible et ouvert au grand public que LaBruce consolide son statut de franc-tireur, véritable modèle économique, esthétique et politique pour tous ceux qui veulent faire des films libres, irrévérencieux et pertinents, gays ou pas. »

OLIVIER PÈRE, ARTE.COM, 10 SEPTEMBRE 2013



LA DERNIÈRE FEMME

mercredi 5 février/écran 1

21:00

Séance présentée par **Noël Simsolo**,
historien du cinéma, réalisateur et écrivain

LA DERNIÈRE FEMME

L'ULTIMA DONNA

DE MARCO FERRERI

FRANCE-ITALIE/1976/COULEUR/1 H 50/35 MM/INT. - 16 ANS

AVEC GÉRARD DEPARDIEU, ORNELLA MUTI,

MICHEL PICCOLI, RENATO SALVATORI

Gérard perd son travail et est quitté par sa femme. Il se retrouve seul pour s'occuper des tâches domestiques et de son jeune enfant Pierro. Une jeune femme, Valérie, péruicultrice, arrive dans sa vie.

« Sur un rythme de comédie américaine, le film apparaît d'abord comme la comédie du couple aujourd'hui : dans un monde où de nouveaux cadres de vie (concrétisés ici par le décor futuriste de Créteil), la disparition de la nature (pas un arbre) et une violence latente générale (la peur) transforment les rapports humains, comment réinventer la vie à deux et la famille ? Chassés-croisés, portes qui claquent, querelles, coups de langue et de griffes, tout cela est si enlevé, avec un dialogue si savoureux qu'on dirait de l'Ernst Lubitsch *hardcore*. On se prend à croire à un Ferreri tendre, malicieux, ému. Ce qu'il est – mais qu'il cache. »

JEAN-LOUIS BORY, LE NOUVEL OBSERVATEUR, 26 AVRIL 1976

jeudi

carte blanche

à **YANN GONZALEZ**



EN HAUT ZOO ZERO ET CI-DESSUS LES PRÉDATEURS.



LES RENCONTRES D'APRES MINUIT

Club désir

Il y aurait une chanteuse de cabaret drapée dans la nuit bleue. Un trio de vampires glamour et bisexuels. Cinq adolescents au seuil d'une amitié qui les marquera à jamais. Rêve de cinéma, d'une séance à écrans multiples où tous ces personnages pourraient, le temps d'une soirée, trouver un langage commun et user de leurs sortilèges respectifs pour mieux affronter le monde qui s'écroule.

Trois utopies, donc, où le sentiment et la beauté résisteraient aux monstres, *Zoo Zéro* (Alain Fleischer, 1979), au temps qui passe, *Les Prédateurs* (Tony Scott, 1983), à cette terrifiante individualité qui nous dévore chaque jour davantage, *Breakfast Club* (John Hughes, 1985).

Trois communautés dansantes, érotiques, animales, onanistes, fragiles, cruelles, nyctalopes, rouge sang et rose bonbon.

Trois gestes de cinéma ramassés dans l'Histoire (quelque part entre 79 et 85) mais aux trajectoires diffractées, comme si chacun de ces films était parvenu à créer sa propre comète étrange et jamais égalée.

Pour Alain Fleischer, une aventure tournée en 35 mm mais infusée d'art vidéo. Cinq acteurs parmi les plus sublimes et insensés du cinéma européen (Catherine Jourdan, Pierre Clémenti, Alida Valli, Lisette Malidor et Klaus Kinski) y hurlent à la lune et se perdent dans les replis d'un enfer séduisant. Entre bêtes et hommes se jouent les rituels d'une civilisation engloutie – ou d'un cauchemar naissant.

Pour John Hughes, un *teen movie* aux affects rois. La parole, filmée comme un ruban qui pleure et se transmet (rarement des échanges de regards ont autant fait frissonner un cadre), conduit nos jeunes héros au temple des premiers émois, ceux dont on ne se remet pas.

Enfin, pour Tony Scott, le plus iconique des films de vampires, un casting en forme de folle collision entre trois superstars au faite de leur séduction, continent cinéma (Catherine Deneuve, Susan Sarandon) *versus* pop music (David Bowie). Outré, maniériste, trop chic pour être honnête mais trop beau pour que l'on puisse y résister, *Les Prédateurs* célèbre l'extase du baiser, celui qui rend immortel puis désole tout dans un même mouvement amoureux.

Trois films qui m'ont nourri, guéri, exalté, donné le désir absolu aussi bien de la vie que du cinéma.

/// YANN GONZALEZ

jeudi 6 février/écran 1

19:00

carte blanche à **Yann Gonzalez**,
en sa présence

BREAKFAST CLUB
THE BREAKFAST CLUB
DE JOHN HUGHES

ÉTATS-UNIS/1985/COULEUR/1H 37/VOSTF/35 MM
AVEC EMILIO ESTEVEZ, ANTHONY MICHAEL HALL,
JUDD NELSON, ALLY SHEEDY, MOLLY RINGWALD

jeudi 6 février/écran 2

18:45

carte blanche à **Yann Gonzalez**,
en sa présence

ZOO ZÉRO D'ALAIN FLEISCHER

FRANCE/1979/COULEUR/1H 35/35 MM
AVEC PIERRE CLÉMENTI, KLAUS KINSKI,
CATHERINE JOURDAN, LISETTE MALIDOR, ALIDA VALLI

Au cabaret de L'Arche de Noé, un public dissimulé derrière des masques d'animaux jubile intensément à l'écoute d'une ancienne cantatrice mozartienne, Eva, désormais vouée à chanter l'étrange histoire d'une dompteuse et de son félin. À sa sortie de scène, Eva est accostée par un jeune mélomane bègue, Yvo, qui lui rappelle le terrible accident dont elle a été victime. Épouvantée, Eva s'enfuit en hurlant dans les rues de la ville déserte. Des barrissements lui répondent.

« Les critères cinématographiques ne jouent plus ici. Il y a table rase du cinéma – le « zéro » du titre – pour faire naître autre chose. Et un plaisir différent de celui qu'on ressent généralement devant un film narratif, avec action et psychologie. Grâce à Bruno Nuytten, Fleischer fait naître à Paris une Afrique abstraite. On se meut dans un bleu de petite aube où les cheveux jaunes de Catherine Jourdan sont la seule note bémol. Où le blanc et noir de l'échiquier expressionniste subsiste dans les smokings, les maquillages crayeux et les lieux emplis d'ombres et de ruines. *Zoo Zéro* est comme un opéra aphone dont les images auraient remplacé la ligne mélodique. Et quelle mélodie ! »

CLAIRE CLOUZOT, *LE MATIN*, 5 JUIN 1979

Cinq lycéens qui ne se connaissaient pas jusque-là se retrouvent un samedi matin dans la bibliothèque de leur établissement, ayant écopé chacun d'une « colle ». Il y a là Brian, le surdoué introverti et complexé, John, l'adolescent en révolte, Andy, le sportif du lycée, Claire, la jeune fille de bonne maison, et Allison, plus délutée. Peu à peu les masques tombent et les vraies personnalités se dévoilent.

« Prenez John Hugues et son *Breakfast Club*. En voilà un qui dynamite les idées toutes faites sur l'adolescence avec un bonheur rare. Et un humour qui tient moins du burlesque que du déséquilibre subtil des convenances. [...] Bien difficile, mais passionnant, drôle, émouvant, tendre et surtout écrit (filmé) dans un langage qui tourne résolument le dos aux adultes. Ici, nous sommes dans le monde râpeux et doux de l'adolescence où l'esprit de sérieux est tourné en ridicule, le sens de la justice érigé en modèle de vie, la loyauté considérée comme un des beaux-arts et la violence comme une réponse – la seule possible – à la violence qui vous est faite. »

CATHY BERNHEIM, *LES TEMPS MODERNES* N° 471, OCTOBRE 1985

BREAKFAST CLUB





LES RENCONTRES D'APRÈS MINUIT

jeudi 6 février/écran 2

20:45

Séance suivie d'une rencontre, avec **Yann Gonzalez** et **Fabienne Babe**, animée par **Stéphane du Mesnildot**

LES RENCONTRES D'APRÈS MINUIT

DE YANN GONZALEZ

FRANCE/2013/COULEUR/1 H 32/DCP/INT. - 12 ANS

AVEC KATE MORAN, NIELS SCHNEIDER, NICOLAS MAURY, ÉRIC CANTONA, FABIENNE BABE, JULIE BRÉMOND, ALAIN-FABIEN DELON

Au cœur de la nuit, un jeune couple et leur gouvernante travestie préparent une orgie. Sont attendus *La Chienne*, *La Star*, *L'Étalon* et *L'Adolescent*.

« En construisant cette interzone ludique entre la vie et la mort, ces *Rencontres*... trouvent l'espace propice pour accueillir les intermittences du désir, ces moments où nous nous sentons plus que vivants mais toujours à deux doigts aussi de finir terrassés. Mais terrassé, on a le droit de l'être tant *Les Rencontres d'après minuit* font partie de ces rares films qui peuvent offrir plus que ce qu'ils n'ont déjà. Fable sur l'indomptabilité sexuelle, beau film de troupe, film-strip en forme de comédie saturnienne, ces *Rencontres*... sont bien cela et c'est déjà beaucoup, mais peu de films offrent au final un tel cadeau : permettre à chacun de se projeter sans effroi dans son propre carnaval intime. »

JOACHIM LEPASTIER, *CAHIERS DU CINÉMA* N° 694, NOV. 2013

jeudi 6 février/écran 1

21:00

carte blanche à **Yann Gonzalez**, en sa présence, avec **Stéphane du Mesnildot**

LES PRÉDATEURS THE HUNGER

DE TONY SCOTT

ROYAUME-UNI/1983/COULEUR/1 H 40/VOSTF/

35 MM/INT. - 12 ANS

D'APRÈS LE ROMAN ÉPONYME DE WHITLEY STRIEBER

AVEC CATHERINE DENEUVE, DAVID BOWIE, SUSAN SARANDON

« Le vampire John Blaylock, incarné par David Bowie, traverse également les siècles avec inconscience, goûtant à tout ce que son plaisir lui ordonne. *Les Prédateurs* décrit avec précision la fin de la libération sexuelle et le début des années d'amertume.

Dracula de Stoker était le roman de la "syphilisation", et déjà le vampirisme pouvait se lire comme la métaphore de la maladie vénérienne qui allait emporter son auteur. *Les Prédateurs* se situe à la lisière de la médiatisation de l'épidémie du Sida. Les vampires symbolisent ce qui, de la décennie précédente, sera désigné par les conservateurs comme les instruments de la propagation de la maladie : la libération sexuelle et la quête frénétique des plaisirs. L'intelligence de Scott est de présenter immédiatement les vampires sur leur déclin. Alors même qu'ils entrent en scène, ce sont des créatures malades, proches de leur fin. »

STÉPHANE DU MESNILDOT, *LE MIROIR OSCUR - UNE HISTOIRE DU CINÉMA DES VAMPIRES*, ÉDITIONS ROUGE PROFOND, 2013



LA PREMIÈRE ANNÉE

vendredi 7 février/écran 1

14:00

Séance suivie d'une rencontre avec **Patricio Guzmán** animée par **Catherine Bizern**, programmatrice et **Catherine Roudé**, doctorante

LA PREMIÈRE ANNÉE

EL PRIMER AÑO

DE PATRICIO GUZMÁN

CHILI/1972/NOIR ET BLANC/1H 30/BETA SP

REMONTAGE, PROLOGUE ET DOUBLAGE EN FRANÇAIS :

CHRIS MARKER. VOIX : DELPHINE SEYRIG,

FRANÇOIS PÉRIER, FRANÇOISE ARNOUL, YUCEF TATEM

L'espoir et la joie des ouvriers, mineurs et travailleurs après l'élection du socialiste Salvador Allende à la présidence du Chili.

« Quarante années ont passé depuis cette conversation et il m'a fallu presque tout ce temps pour saisir à quel point elle avait marqué ma vie. Car c'est à cet instant précis que ma modeste carrière de jeune cinéaste fit un bond considérable, car Chris Marker est reparti, emportant dans ses valises un master 16 millimètres du

film ainsi que les bandes sonores. Quelques mois plus tard, il m'a envoyé le dossier de présentation de *La Première Année* et une lettre me racontant dans le détail la soirée de première au Studio de la Harpe à Paris. Il avait joint à son envoi la chronique qu'il avait publiée dans la revue *Les Temps modernes* fondée par Sartre et que dirigeait Claude Lanzmann. Chris Marker avait écrit un compte rendu pertinent du film, mais pas seulement !

Il avait aussi dirigé le doublage de main de maître, et il m'avait demandé l'autorisation d'alléger le film. [...] Il avait enfin ajouté un prologue de près de huit minutes qui retraçait efficacement l'histoire du Chili et plus particulièrement celle du mouvement ouvrier mené par Allende. C'était un montage de photographies noir et blanc prises par Raymond Depardon lors d'un voyage qu'il venait de faire au Chili. Le récit, écrit par Chris, était une merveille de synthèse. Quant à la musique, basée sur un jeu de cordes atonales, elle insufflait de l'onirisme à l'ensemble. Le court métrage finissant, le générique débutait dans la lancée sur le titre du film : "*La Première Année*". »

PATRICIO GUZMÁN, « CE QUE JE DOIS À CHRIS MARKER »,
JEU DE PAUME, LE MAGAZINE, 2 AOÛT 2012

vendredi

vendredi 7 février/écran 2

14:30

Séance présentée par **Tangui Perron**

LE CRIME DE MONSIEUR LANGE

DE JEAN RENOIR

FRANCE/1935/NOIR ET BLANC/1H 24/35 MM

AVEC RENÉ LEFÈVRE, FLORELLE, JULES BERRY,

MARCEL LEVESQUE, ODETTE TALAZAC

Dans un quartier populaire de Paris, le patron escroc d'une imprimerie s'enfuit. Ses ouvriers forment une coopérative qui prospère en éditant des romans populaires écrits par M. Lange.

« *Le Crime de M. Lange* a été tourné dans une atmosphère historique et politique bien particulière qui explique en partie l'esprit général du film. Sa réalisation date, en effet, d'octobre 1935, à la veille des élections du Front Populaire et l'équipe qui présida à sa conception comme à sa réalisation était, en quelque sorte, animée du même idéalisme social que les personnages de l'histoire. En ce sens, *Le Crime de M. Lange* est un peu un film à thèse : contre les mauvais patrons, les capitalistes exploités, pour la solidarité ouvrière et les vertus de la formule coopérative. Au-delà de cette thèse sociale, Prévert et Renoir iraient même volontiers jusqu'à excuser le crime de Lange qui débarrasse la terre d'un être irrémédiablement néfaste et que les lois d'une société mal faite protègent. »

ANDRÉ BAZIN, *RADIO CINÉMA TÉLÉVISION*, 23 NOVEMBRE 1958

vendredi 7 février/écran 2

16:30

DIONYSOS DE JEAN ROUCH

FRANCE/1984/COULEUR/1H 35/35 MM

AVEC JEAN MONOD, HÉLÈNE PUISEUX,

FIFI RALIATOU NIANE, KAGUMI ONODERA

« Hugh Gray, professeur d'art dramatique à l'université de Los Angeles, vient à Paris, en Sorbonne, soutenir une thèse dont le thème est : "La nécessité du culte de la nature dans les sociétés industrielles". Pendant la soutenance, des phénomènes insolites se produisent, comme l'arrivée d'Ariane (celle du labyrinthe), accompagnée de ses trois Ménades, une Blanche, une Noire et une Jaune, comme la visite impromptue de Nietzsche, puis de Delacroix ou comme le transport de l'assemblée des professeurs au cœur d'un tableau de Chirico. La leçon est trop belle : Hugh Gray est reçu. Reste à prouver le bien-fondé de sa thèse en passant de la théorie à la pratique. Ni une, ni deux, Hugh se fait embaucher à titre expérimental chez Citroën où il aura pour charge de "fabriquer la première voiture conçue dans la joie".

[...] *Dionysos* est une fête. Une vraie, c'est-à-dire une fête qui s'adresse aussi bien au corps qu'à l'esprit. Elle est unique parce qu'elle ne ressemble à aucune autre. Ni mondaine, ni branchée, ni familiale ou même intime, elle brasse avec affection la multitude des ingrédients qui concourent à sa réussite. Parmi ceux-ci, le rire, la danse, la musique, l'amitié, le vin, l'érudition aussi se rencontrent et s'absorbent mutuellement pour participer à la même farandole épique. »

OLIVIER SÉGURET, *LIBÉRATION*, 5 SEPTEMBRE 1984



SLOW ACTION

vendredi 7 février/écran 1

18:00

LA CITÉ DES FEMMES

LA CITTÀ DELLE DONNE

DE FEDERICO FELLINI

ITALIE-FRANCE/1980/COULEUR/2 H 20/VOSTF/35 MM

AVEC MARCELLO MASTROIANNI, ETTORE MANNI,

ANNA PRUCNAL, DONATELLA DAMIANI

Marcello rencontre dans le train une inconnue qui se dérobe à ses avances. Il décide de la suivre jusqu'à son hôtel où se tiennent les assises d'un congrès féministe.

« Bien que le récit du film soit donné comme celui d'un rêve ferroviaire, *La Cité des femmes* relève de la fable utopique et de sa forme populaire moderne, le récit d'anticipation. Mais, plus encore, du point de vue du traitement des situations et des personnages, le film évoque la SF "mineure", le *space opera*.

[...] Car évidemment, le cinéma fellinien est conçu comme un spectacle, ou une succession de spectacles. Sa forme narrative est purement linéaire, entièrement dénuée des "montées", des "climax", des courbes de la temporalité dramatique, donc entièrement risquée d'une séquence à l'autre, puisque chaque séquence, en fait, est un numéro. Cette forme est exactement celle du cirque. Les figures que rencontre le héros sont à la fois des fauves, des acrobates et des clowns. [...] Depuis, le cirque s'est agrandi, et puis, d'une part, le *Satyricon* est passé par là : le cirque d'aujourd'hui – et de l'enfance du narrateur – touche aux jeux du cirque antique, plus cruels ; d'autre part, la vie est devenue plus compliquée. Les fauves se sont faits féministes, c'est-à-dire dompteuses. »

PASCAL BONITZER, *CAHIERS DU CINÉMA* N° 318, DÉCEMBRE 1980

vendredi 7 février/écran 2

19:00

Séance en présence de **Ben Rivers**

AH, LIBERTY ! DE BEN RIVERS

ROYAUME-UNI/2008/NOIR ET BLANC/20'/16 MM SCOPE

Ah, Liberty ! porte un regard sur une famille vivant au milieu de nulle part, en dehors du temps ; animaux et enfants en liberté, détritus et nature, sur fond d'un paysage sublime.

SLOW ACTION DE BEN RIVERS

ROYAUME-UNI/2010/COULEUR ET NOIR ET BLANC/
45'/VOSTF/16 MM ANAMORPHIQUE

Slow Action applique la notion de biogéographie insulaire – l'étude de l'évolution des espèces et des écosystèmes isolés au sein d'un milieu hostile – à la conception de la vie sur terre dans quelques centaines d'années, l'accroissement du niveau de la mer ayant créé des zones où apparaîtraient de possibles microsociétés.

« *Slow Action* de Ben Rivers interpelle au-delà de sa forme d'ovni cinématographique, quelque part entre récit de science-fiction et document ethnographique issu de voyages imaginaires. Ce film étonnant, vaguement inquiétant par son mélange de réel et de fiction, d'archaïsme et de futurisme, mâtiné de projection utopique, documente rien de moins que les errances du peuplement humain. Les îles que filme Ben Rivers et qu'il transforme par le commentaire en autant de lieux d'étude (population, organisation sociale et politique, qualités de l'environnement) ressemblent aux joyaux d'une ethnographie des songes. »

FLORENCE MAILLARD, *CAHIERS DU CINÉMA* N° 666, AVRIL 2011



JACKY AU ROYAUME DES FILLES

vendredi 7 février/écran 1

20:45

Séance suivie d'une rencontre
avec **Riad Sattouf**

JACKY AU ROYAUME DES FILLES

DE RIAD SATTOUF

FRANCE/2013/COULEUR/1H30/DCP

AVEC CHARLOTTE GAINSBORG, VINCENT LACOSTE,
DIDIER BOURDON, ANÉMONE, MICHEL HAZANAVICIUS

En république démocratique et populaire de Bubunne, les femmes ont le pouvoir, commandent et font la guerre, et les hommes portent le voile et s'occupent de leur foyer. Parmi eux, Jacky, un garçon de vingt ans, a le même fantasme que tous les célibataires de son pays : épouser la Colonelle, fille de la dictatrice, et avoir plein de petites filles avec elle.

« *Jacky au royaume des filles* est un conte burlesque et cauchemardesque situé dans un monde entièrement fantasmé par son auteur, lequel s'est approprié, pour le fabriquer, toutes sortes de signes ostentatoires de l'oppression. L'abaya en est un. Les écrans de télévision allumés en permanence dans tous les foyers qui évoquent le roman de George Orwell, *1984*, en sont un autre. Fondus et transformés dans un grand méli-mélo syncrétique, les signes avec lesquels il joue sont au service d'une relecture délirante du mythe de *Cendrillon*, matinée de Chaplin et de Tex Avery et passée au filtre des théories des philosophes Michel Foucault et Judith Butler. "*Cendrillon*, c'est le conte de la domination masculine par excellence," commente le cinéaste, "et le plus adapté dans le monde. *Cendrillon* est méga maltraitée, mais elle ne remet jamais en question le système; ce qu'elle veut, c'est faire comme les autres." »

ISABELLE REGNIER, *M LE MAGAZINE DU MONDE*, 22 FÉVRIER 2013

vendredi 7 février/écran 2

21:00

Séance suivie d'une rencontre
avec **Joana Hadjithomas**
et **Khalil Joreige**

THE LEBANESE ROCKET SOCIETY

DE JOANA HADJITHOMAS

ET KHALIL JOREIGE

LIBAN-FRANCE-QATAR/2013/COULEUR/1H35/VOSTF/DCP

Au tout début des années 60, durant la guerre froide et au temps du panarabisme, un groupe d'étudiants et de chercheurs libanais se lance dans la course vers l'espace et crée la Lebanese Rocket Society. Les rêves peuvent-ils surmonter les tourments de l'Histoire ?

« Hadjithomas et Joreige ne se sont pas contentés d'exhumer un pan très enfoui de l'histoire libanaise et arabe, puis d'en saisir les traces politiques, romanesques et poétiques, ils ont prolongé en actes cet esprit créatif des années 60 en faisant bâtir une sculpture-réplique de la fusée et en lui faisant traverser Beyrouth jusqu'à l'université et au musée. Cette performance artistique est incluse dans le film, de même qu'une dernière partie de pure science-fiction animée, rêvant un Liban futuriste qui n'aurait jamais cessé son aventure scientifique.

À la croisée de la mémoire et du contemporain, de l'histoire et du futur, de la réflexion et de l'action, de la mélancolie et de l'optimisme en marche, ce film ne tombe pas par hasard à l'heure des révolutions arabes. À sa modeste échelle, il révolutionne le passé du Liban et réactive la possibilité de projets communs pour un pays si prompt à se déchirer. »

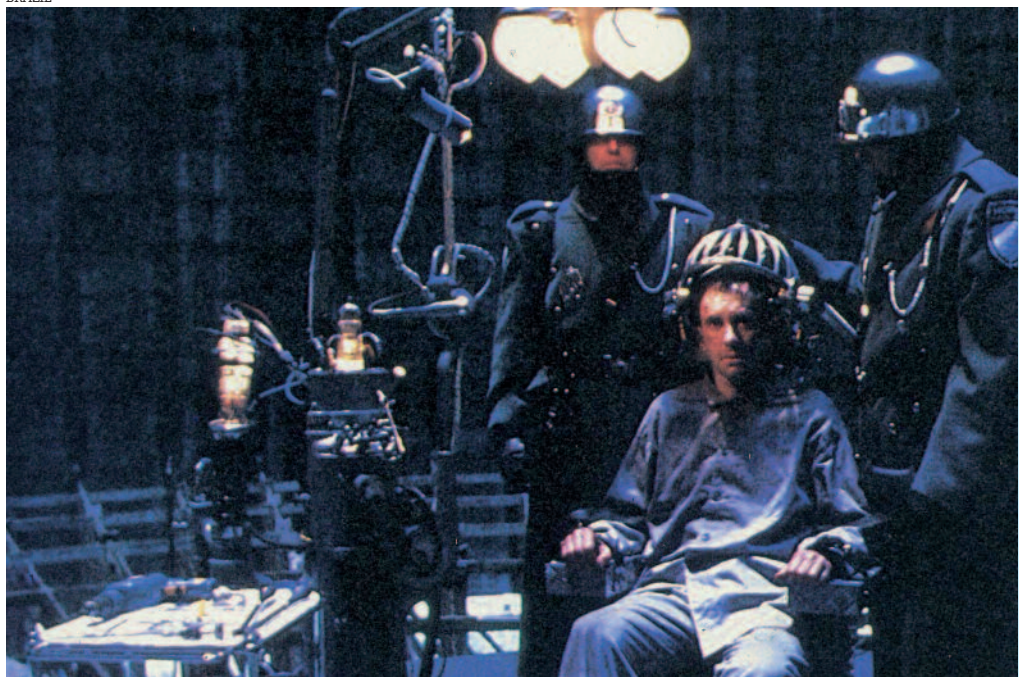
SERGE KAGANSKI, *LES INROCKUPTIBLES*, 30 AVRIL 2013



LE SEIGNEUR A FAIT POUR MOI DES MERVEILLES

samedi

BRAZIL



samedi 8 février/écran 2

10:30

**LE JEU DE L'OIE
DU PROFESSEUR POILIBUS**

DE FRANSSOU PRENANT

FRANCE/2007/COULEUR/2H30/DVCAM

Le Jeu de l'Oie du Professeur Poilibus est consacré au grand philosophe-poète René Schérer, autoprofesseur Poilibus. Proche du FHAR, de Félix Guattari et Gilles Deleuze, et du renouveau philosophique de l'après-68, son œuvre gravite autour de la philosophie libertaire fouriériste et de l'utopie.

« En toutes occasions, à tous moments de la vie, sur des sentiers que l'on grimpe en dialoguant, dans le potager où l'on laboure les idées en même temps que la terre, au Monoprix où l'on retourne l'économie et le fond de ses poches, chez lui, espace rare de liberté, en faisant la vaisselle ou en épluchant des légumes, au fil des crêtes cévenoles où l'on ramasse des marrons et des possibles, sa philosophie est en action et, ludique, incite, provoque, secoue les idées et les choses. Et ses acolytes, compagnons de route, de chemin, de table, de travaux domestiques ou universitaires, toutes classes d'âge confondues, à l'occasion de quelque geste du quotidien, sont conviés à la parole, au dialogue, à la réflexion, aux digressions infinies.

Voilà donc que la philosophie n'est plus un langage d'initiés et se développe au-delà des écrits, des chaires et des séminaires, accessible à tous, elle peut être pratiquée par et avec les enfants, les femmes, les noirs, les paysans, les vieillards, les oies, et même les adultes. »

FRANSSOU PRENANT

samedi 8 février/écran 1

10:45

HORIZONS PERDUS

LOST HORIZON

DE FRANK CAPRA

ÉTATS-UNIS/1937/NOIR ET BLANC/2H06/VOSTF/35 MM

D'APRÈS LE ROMAN ÉPONYME DE JAMES HILTON

AVEC RONALD COLMAN, JOHN HOWARD,

EDWARD EVERETT HORTON, THOMAS MITCHELL

Un diplomate britannique, Robert Conway, dirige les opérations d'évacuation, par voie aérienne, de la petite colonie occidentale de Bakul, en Chine, peu de temps avant l'arrivée des Japonais. Un pirate mongol détourne l'avion, qui s'écrase dans les hauteurs tibétaines. Les cinq survivants sont recueillis dans la cité de Shangri-La, un paradis caché entre les montagnes.

« L'un des projets les plus risqués, les plus coûteux et finalement les plus couronnés de succès de la Columbia. Capra a voulu extraire du roman de James Hilton un apologue philosophique et politique. Sur le plan formel, il a construit une sorte de conte voltairien, fait pour impressionner mais surtout pour convaincre. Cette œuvre ambitieuse et originale est un film sur l'utopie par excellence : celle du bonheur universel obtenu grâce à l'intelligence et à la sagesse de l'homme. »

JACQUES LOURCELLES,

DICTIONNAIRE DU CINÉMA, ROBERT LAFFONT, 1999

samedi 8 février/écran 1

13:30

BRAZIL

DE TERRY GILLIAM

ROYAUME-UNI/1985/COULEUR/2 H 12/VOSTF/35 MM

AVEC JONATHAN PRYCE, ROBERT DE NIRO,

KIM GREIST, MICHAEL PALIN, KATHERINE HELMOND

Fonctionnaire modèle d'une sinistre mégapole, Sam Lowry a des problèmes avec sa mère, et plus encore avec son employeur, l'État, omniprésent et tout-puissant. Pour couronner le tout, des songes bizarres l'entraînent chaque nuit sur les ailes d'Icare, à la recherche d'une jeune femme, blonde et inaccessible.

« Cette histoire kafkaïenne de bureaucrates fous qui se cannibalisent à l'infini, ce monde surcloisonné et totalement intestinal qui se dégingle par ses tuyaux d'aération et ses messages codés, ce fantasma peuplé de complexes d'Œdipe galopants, de personnages triples, d'identités interchangeables, de pape-rasseries infernales devenues déesses *ex machina*, de géants intermittents, de gadgets et de hiéroglyphes infonctionnels décrivent moins un enfer de l'idéologie qu'un purgatoire de la communication, de l'efficacité informatique déchaînée, des manipulations bureaucratiques irréversibles.

La mécanique interne de ce complot de la surinformation, ses implications politiques (ou anarchiques) nous stupéfient moins que son fabuleux impact visuel. Vidéo-clip de l'utopie socioculturelle punk déboussolée, ce film nous lave le regard d'un bain régénérant. »

MICHEL CIMENT, *POSITIF* N° 289, MARS 1985

samedi 8 février/écran 2

13:45

ENTRÉE LIBRE

Séance suivie d'une rencontre avec **Bruno Muel** et **Jean-Pierre Thorn**, cinéastes, **Youcef Tatem**, compagnon des groupes Medvedkine, et **Catherine Roudé**, doctorante animée par **Tanguy Perron**, historien, chargé du patrimoine à Périphérie



CHRIS MARKER, le fantôme-camarade

C'était un temps déraisonnable. Mais plus politique. On va mettre Marker à table, et remettre le couvert – fourchettes, couteaux, faucilles et marteaux. Comme avec Godard et les godardiens, le problème avec Marker pourrait bien être certains markeriens. Quand le cinéaste est mort (en 2012), parce que son apport artistique est fondamental, parce que l'époque est déprimante et dépolitisée – plus guère portée par les utopies –, on a généralement négligé la dimension politique, complexe, de son engagement. Mais comment comprendre Marker sans parler d'éducation populaire, de communisme, de dissidence, de mouvement ouvrier ? Ce n'est pas parce que certaines choses n'existent plus qu'elles n'ont pas existé. Ce n'est pas parce que certains rêves ont fini en cauchemar qu'on n'a pas eu raison de rêver. (Et certains réveils sont d'autres cauchemars – qu'on appelle « le réel ».) Il est vrai que Marker lui-même a favorisé certaines mythologies markeriennes. L'homme (sans image de son visage), aux si nombreuses amitiés, aux multiples identités, aux admirations parfois changeantes, a aussi organisé la dissimulation de ses traces et la disparition, plus ou moins temporaire, de certains de ses films. Mais si l'on convoque Marker à table – une sorte de banquet républicain, si ce n'est prolétarien –, ce n'est pas tant pour ôter le masque à un mort que pour tutoyer un fantôme – un fantôme qui fut longtemps un « fantôme-camarade ».

/// TANGUI PERRON



LE TRAIN EN MARCHÉ

LE TRAIN EN MARCHÉ

DE CHRIS MARKER

FRANCE/1971/NOIR ET BLANC/32'/BETA SP

AVEC ALEXANDRE MEDVEDKINE

VOIX : FRANÇOIS PÉRIER

Au début des années 1930, Alexandre Medvedkine a l'idée d'une expérience révolutionnaire : aménager un train en studio de cinéma mobile, afin de sillonner le pays et de tourner des films critiques sur les méthodes des paysans et ouvriers.

« C'est sans doute *Le Train en marche* qui donne la clé de cette façon de "tourner" autour de l'initiateur du "ciné-train" et réalisateur du *Bonheur* (1931). Cette machine transformée en studio ambulant représente l'utopie poursuivie, plus ou moins mise en œuvre, par Chris Marker lui-même ou Jean-Luc Godard. Celle du film qui existe alors qu'il est en train de se faire, et surtout la réunion de toute la chaîne cinématographique, d'amont en aval : produire, tourner, monter, montrer. »

ARNAUD HÉE, « LES CONSTELLATIONS CHRIS MARKER »,
BREF N° 108, 2013 – VOLUME 3

SOCHAUX, 11 JUIN 1968

DU GROUPE MEDVEDKINE DE SOCHAUX

FRANCE/1970/NOIR ET BLANC ET COULEUR/19'/BETA SP

MONTAGE : CHRIS MARKER

11 juin 1968. Après 22 jours de grève, la police investit les usines Peugeot à Sochaux : deux morts, cent cinquante blessés. Un drame longtemps resté dans l'oubli. Des témoins racontent.

Réalisé en 1970 par le groupe Medvedkine de Sochaux sous la houlette de Bruno Muel et monté par Chris Marker, le film est construit à partir de témoignages et d'images d'archives et utilise toutes les ressources stylistiques du cinéma : plan-séquence, montage de photographies, cartons, images Super 8 en couleurs, gros plans, silences ou répétitions de paroles.

PUISQU'ON VOUS DIT QUE C'EST POSSIBLE

FILM COLLECTIF DE CHRIS MARKER,

ROGER LOUIS, SYLVIE JÉZEQUEL...

FRANCE/1973/COULEUR/43'/BETA SP

En 1973, après l'échec des négociations salariales avec la direction des usines des montres Lip, les ouvriers se mettent en grève. Ils séquestrent la direction et en appellent au gouvernement. Au bout de quelques jours ils décident de s'approprier l'entreprise et reprennent le travail en autogestion.

« Ce film est le ciné-tract le plus abouti puisqu'il fut réalisé pour appeler à la marche sur Besançon (qui malgré la pluie battante fut une grande réussite). Il se termine fin août 1973 sur des images de la concentration militante au Larzac (lutte contre l'agrandissement d'un camp militaire). On peut dire que c'est une œuvre collective, montée par Chris Marker en une semaine avec des dons de plusieurs cinéastes liés (ou pas) aux Groupes Medvedkine. »

ROGER JOURNOT, PRÉSIDENT DU CCEPO,
CENTRE CULTUREL POPULAIRE PALENTE ORCHAMPS



samedi 8 février/écran 2

16:15
ENTRÉE LIBRE

atelier critique **Vertigo**

CHRIS**MARKER**

Utopies **électroniques**

avec **Bamchade Pourvali**, écrivain et critique de cinéma, auteur de *Chris Marker* (Cahiers du cinéma, 2003), coordinateur du numéro 46 de *Vertigo*, « Chris Marker » et **Catherine Ermakoff**, directrice de la publication de *Vertigo*, coordinatrice du numéro 46 de *Vertigo*, « Chris Marker »

Fin des années 70 : alors qu'il vient d'achever *Le fond de l'air est rouge*, dressant le bilan douloureux d'une décennie de luttes, Chris Marker paraît déjà tourné vers un autre horizon. À l'heure où s'annonce le déclin des utopies politiques, le cinéaste, découvrant les premières machines informatiques, trouve dans le traitement électronique des images les moyens d'une expressivité nouvelle, d'un langage inédit, destiné « à cette part de nous-mêmes qui s'obstine à dessiner des profils sur les murs des prisons ». En livrant aux métamorphoses plastiques et chromatiques du synthétiseur les images d'archives qui composent *Quand le siècle a pris forme* (1978) ou celles des manifestants et SDF japonais de *Sans Soleil* (1982), Marker semble chercher à atteindre la matière hautement sensible d'un visible où se trament mémoire et imaginaire collectifs. Il n'est alors pas indifférent qu'il nomme cette transfiguration des images « la zone », comme si le champ des possibles que lui ouvrent ces premières expérimentations dessinaient les contours d'une utopie au sens propre : un espace imaginaire, sans lieu, mais néanmoins figurable. Espace dont il pose les premières bases avec la création du CD-Rom *Immemory* (1998), qu'il configure en différentes zones, comme « autant d'îles ou de continents dont ma mémoire contient les descriptions et mes archives l'illustration ». Et dont il poursuivra l'élaboration sous la forme d'un site internet (*Gorgomancy*), puis celle d'une île virtuelle créée sur Second Life (*L'Ouvroir*).

Or ce n'est pas tant avec la fabrication de ce monde virtuel que s'est déployée chez Marker l'utopie initiée par la découverte du médium informatique, mais plutôt

dans la richesse des visions que celui-ci lui a, dès le début, inspirées. L'idée d'un monde-réseau, d'un tissage infini de connexions entre Histoire, images et mémoires, expérimentée avec *Immemory* et reprise d'une œuvre à l'autre, tout comme l'avènement du numérique, offrant à chacun les moyens de produire ses propres images, n'ont pas cessé d'accompagner le cinéaste, le conduisant à percevoir avant tout le monde l'importance sociale et politique que pouvaient revêtir l'un et l'autre.

Là est sans doute la force de l'utopie markerienne, dont quelque chose est peut-être parvenu à se réaliser aujourd'hui, si l'on considère le rôle décisif joué par les réseaux sociaux et les images numériques au sein des mouvements de contestation politique qui ont secoué l'Iran en 2009, puis plus récemment le monde arabe.

On suivra ici, à travers un ensemble d'extraits de films de Marker – *Sans Soleil*, *2084*, *Level Five*, *Chats perchés*... –, le fil de ces utopies électroniques, avant de découvrir quelques objets anonymes qui leur font directement écho : petits films, détournements d'œuvres et montages divers réalisés par des citoyens iraniens pendant ou juste après le soulèvement qui succéda aux élections présidentielles de 2009.

/// CATHERINE ERMAKOFF



FANDO ET LIS

samedi 8 février/écran 1

16:00

FANDO ET LIS

FANDO Y LIS

D'ALEJANDRO JODOROWSKY

MEXIQUE/1968/NOIR ET BLANC/1H33/VOSTF/BETA SP

D'APRÈS LA PIÈCE DE THÉÂTRE ÉPONYME

DE FERNANDO ARRABAL

AVEC SERGIO KLEINER, DIANA MARISCAL

Fando et Lis, un *couple-enfant* éperdument amoureux, en quête d'une vie meilleure, fait route vers Tar, ville énigmatique semblant être un lieu rêvé où les souffrances s'envoleraient. En chemin, ils rencontrent les « trois hommes au parapluie », personnages étranges venus d'ailleurs : Toso incarne la constance et la sagesse, Mitaro et Namur incarnant la dualité et le conflit.

« J'ai parlé à Arrabal par téléphone. Je lui ai dit : "Voilà une année que je joue ta pièce, je voudrais en faire un film sans écrire de scénario. Je vais prendre quelques scènes et j'y mettrais mon monde." Fando et Lis ce sont des adolescents qui se heurtent à la société. Dans la pièce, la société est représentée par trois personnes comme les Marx Brothers qui viennent sous un parapluie. Mais pour moi ces trois personnes étaient toute l'humanité, je la concevais comme je voulais. Arrabal a dit d'accord et je crois bien que c'est plus moi, ce film, que lui. Mais à cette époque je ne savais pas qui j'étais. Je filmais durant tous les week-ends et le reste du temps, je cherchais l'argent pour tourner. *Fando et Lis* est mon premier film. »

ALEJANDRO JODOROWSKY, CINÉMA 74 N° 184, FÉVRIER 1974

samedi 8 février/écran 2

18:00

Séance suivie d'une rencontre
avec **Albert Serra**

LE SEIGNEUR A FAIT POUR MOI DES MERVEILLES

EL SENYOR HA FET EN

MI MERAVELLES

D'ALBERT SERRA

ESPAGNE/2011/COULEUR/2H26/VOSTF/DCP/inédit

AVEC LLUÍS CARBÓ, JIMMY GIMFERRER, ELISEU HUERTAS,

ÁNGEL MARTÍN, GLORIA MASÓ, JORDI PAU, JORDI RIBAS,

ALBERT SERRA, LLUÍS SERRAT, MONTSE TRIOLA

Un road movie dans la Mancha de Don Quichotte, presque uniquement constitué d'étapes, de haltes, de scènes de coulisse, souvent burlesques (la séquence dans la fourgonnette est digne du cinéma de Buster Keaton). Les acteurs discutent aussi bien des crimes du franquisme, du toréador Manolete, de Ceausescu, que d'épaulé luxée, de tennis, de sexe. Des *Itinéraires*, à travers lesquels Serra délimite les contours d'une carte intime, ouvre à des lieux inconnus, explore la palette des couleurs de la région, réalise un autre film qu'il ne filmera jamais. Ce genre, avant tout littéraire, a notamment été développé en Catalogne par l'écrivain Josep Pla au début du XX^e siècle, en réaction aux grandes routes que le franquisme traçait pour développer le tourisme de masse.

Itinéraires, chemins de traverse, cinéma de traverse : inscrire sur la bande passante du temps et du numériques chapitres de sa propre histoire, celle d'une équipe fidèle rassemblée sous le frontispice Andergraun (le nom de la boîte de production). Véritable document sur un « vivre ensemble », sur la possibilité d'inventer son propre système de production, pourtant loin d'être une évidence. *Try to remember*, murmure un chant, comme s'il fallait se rappeler une époque qui n'aurait existé que dans l'imagination de son metteur en scène, et qui existe pourtant.

CHARLOTTE SERRAND



EN HAUT EL TOPO ET CI-DESSUS LA MONTAGNE SACRÉE.

samedi 8 février/écran 1

18:15

Séance suivie d'une rencontre avec
Alejandro Jodorowsky

>> VOIR P. 8

EL TOPO

D'ALEJANDRO JODOROWSKY

MEXIQUE/1970/COULEUR/2H 05/VOSTF/35 MM

AVEC ALEJANDRO JODOROWSKY, MARA LORENZIO,
DAVID SILVA, BRONTIS JODOROWSKY, ROBERT JOHN

El Topo chevauche dans le désert avec pour seul compagnon son jeune fils. Ils parviennent à un village dont tous les habitants ont été massacrés. Déterminé à venger cet acte odieux, El Topo suit la trace des criminels, qu'il retrouve un peu plus loin, occupés à terroriser des moines. El Topo les élimine, non sans avoir séduit Mara, la femme de leur chef. Mara accepte de le suivre à condition qu'il trouve et tue les Quatre Maîtres du désert.

« Au travers de la saga d' *El Topo*, sorte de Zorro *new look* parcourant le désert en compagnie de son jeune fils, interprété par Brontis Jodorowsky, Alejandro pose les premiers jalons d'une œuvre haute en couleur : une trilogie qui se poursuivra par *La Montagne sacrée* et s'achèvera par *Santa Sangre*. Signant à la fois la mise en scène, le scénario et la musique, et utilisant les codes du western traditionnel (méchants bandits contre braves villageois, pièges du désert, duels au pistolet), Alejandro les pervertit à plaisir. [...] Ici, la progression physique et mentale du héros est essentielle : passant du rôle du justicier vaniteux à celui du sage ne songeant qu'à faire le bien, El Topo traverse dans sa quête plusieurs étapes cruciales dans son processus de transformation. »

JEAN-PAUL COILLARD, *DE LA CAGE AU GRAND ÉCRAN,*
ENTRETIEN AVEC ALEJANDRO JODOROWSKY,
ÉDITIONS K-INITE, 2009

samedi 8 février/écran 1

21:15

En présence d'**Alejandro Jodorowsky**

>> VOIR P. 8

LA MONTAGNE SACRÉE

THE HOLY MOUNTAIN

D'ALEJANDRO JODOROWSKY

MEXIQUE-ÉTATS-UNIS/1973/COULEUR/1H 54/VOSTF /35 MM

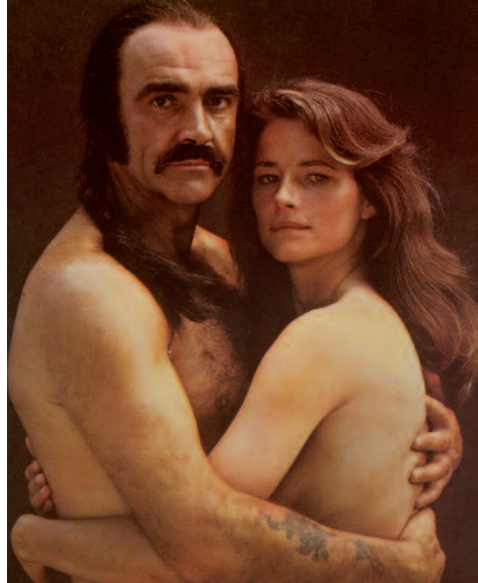
AVEC ALEJANDRO JODOROWSKY, HORACIO SALINAS,
RAMONA SAUNDERS, JUAN FERRARA, ADRIANA PAGE

Un voleur, invité dans la tour d'un alchimiste, rencontre un groupe de sept personnages qui représentent sept planètes du système solaire. Malgré leur puissance, tous redoutent la mort, qui n'épargne personne. Aussi le petit groupe se met-il en quête du secret de l'immortalité, jalousement gardé par les neuf sages de la Montagne sacrée.

« *La Montagne sacrée*. Encore un film de visionnaire. Un délire visuel et surréalisant, à faire pâliir Dalí de jalousie. Le Chilien d'origine russe Alejandro Jodorowsky y dresse un inventaire de son invention. Très hispanique. Nains culs-de-jatte, cadavres grouillant d'insectes, vieillard qui vous tire son œil de verre : c'est du *Chien andalou* qu'accouche cette montagne-là. En plus somptueux. Plus exubérant. Plus cabalistique. Plus fou. La naïveté de la "sagesse" finale n'étonnera pas ce Niagara d'images chocs qui s'impose avec force au spectateur ébahi. Qui n'a pas vu *La Montagne sacrée* n'a rien vu. »

GILLES JACOB, *L'EXPRESS*, 14 JANVIER 1974

la nuit de la dystopie



ZARDOZ

samedi 8 février/écran 2

21:30

Séance présentée par **Olivier Rossignot**,
rédacteur en chef cinéma à Culturopoing.com

ZARDOZ DE JOHN BOORMAN
ROYAUME-UNI/1974/COULEUR/1 H 45/VOSTF/35 MM
AVEC SEAN CONNERY, CHARLOTTE RAMPLING

2293. La Terre a été totalement dévastée et la société est divisée en plusieurs castes : les Brutes, les Exterminateurs et les Barbares qui vouent un culte sans limites au dieu Zardoz. Tous œuvrent pour les Éternels, un groupe d'humains immortels. Ce nouvel équilibre social va être bouleversé lorsque Zed, un Exterminateur, décide de pénétrer chez les Éternels, défiant ainsi le dieu Zardoz.

« Zardoz donne un parfait exemple de récit de science-fiction moderne. [...] La construction entière s'oppose à une assimilation du film à une utopie positive (le Vortex n'est pas un modèle idéal) ou à une utopie négative et au retour corollaire aux valeurs actuelles. Boorman poursuit la confrontation entre deux cultures, deux civilisations, qui conduit inexorablement à une méditation sur la civilisation et la culture. *Zardoz* participe à la fois de l'allégorie et de l'épopée, comme *Point Blank* participait du film policier et de l'allégorie et *Délivrance* du film d'aventures et de l'allégorie. [...] "C'est un film merveilleux, à la fois récit d'aventures et fable métaphysique" (John Boorman) »

ALAIN GARSULT, *POSITIF* N° 157, MARS 1974

samedi 8 février/écran 2

00:00

Séance présentée
par **Olivier Rossignot**

NEW YORK 1997

ESCAPE FROM NEW YORK
DE JOHN CARPENTER

ÉTATS-UNIS-ROYAUME-UNI/1981/COULEUR/1 H 39/
VOSTF/35 MM/INT. - 12 ANS

AVEC KURT RUSSELL, LEE VAN CLEEF,
ERNEST BORGNINE, DONALD PLEASANCE, ISAAC HAYES

1997. Manhattan est devenu une immense prison d'État où vivent trois millions de condamnés livrés à eux-mêmes. Alors que le président des États-Unis se rendait à une conférence internationale muni de documents d'une importance vitale, l'avion qui le transportait s'écrase sur l'île. Snake Plisken, un dangereux prisonnier, est envoyé sur place pour les récupérer. Il dispose de vingt-quatre heures, sinon il mourra.

« *New-York 1997* est en quelque sorte un documentaire sur la haine, la méfiance et l'incompréhension qui relie Carpenter à New York. "Documentaire", car la capitale rêvée, ou plutôt cauchemardée par John Carpenter en 1981 – une cité en ruines, au bord de l'implosion, ravagée par la violence et l'arbitraire, hantée par la folie et ses monstres –, exhibe déjà tous les signes annonciateurs d'une catastrophe bien plus vaste. Le premier "film d'action" réalisé par John Carpenter est en réalité un film d'anticipation. »

HÉLÈNE FRAPPAT, *NEW YORK 1997*,
UNE LECTURE DU FILM DE JOHN CARPENTER
CAHIERS DU CINÉMA – STUDIO CANAL VIDÉO, 2008



BATTLE ROYALE

JIN-ROH, LA BRIGADE DES LOUPS

JIN-RÔ

DE HIROYUKI OKIURA

JAPON/1999/COULEUR/1 H 40/VOSTF/ 35 MM

D'APRÈS LE MANGA DE MAMORU OSHII

Années 1950, dans un Japon totalitaire après la victoire de l'Axe durant la Seconde Guerre mondiale. Fusé, membre de l'unité Panzer, division armée de la police chargée d'anéantir tout opposant à Tokyo. Fusé doit d'exterminer les terroristes du groupe appelé la Secte. Au cours d'une mission, il se révèle incapable d'abattre une jeune rebelle.

« Utilisant en arrière-plan le mythe de *Petit Chaperon rouge*, dont la lecture devient alors plus évidente, le film se dote d'un élément supplémentaire qui ajoute à sa complexité, à sa richesse et à son étrangeté de par la confrontation de lignes aussi différentes. Science-fiction, ambiance du film noir, enquête de film policier, zones d'ombre du mystère, emprunts à la mythologie s'entremêlent sans conflit pour une réflexion sur le Japon d'aujourd'hui, car, au Japon plus encore qu'ailleurs, on parle toujours du passé pour mieux décrire le présent. »

HUBERT NIOGRET, *POSITIF* N° 465, NOVEMBRE 1999

BATTLE ROYALE

BATORU ROWAIARU

DE KINJI FUKASAKU

JAPON/2000/COULEUR/1 H 53/VOSTF/35 MM/INT. -16 ANS

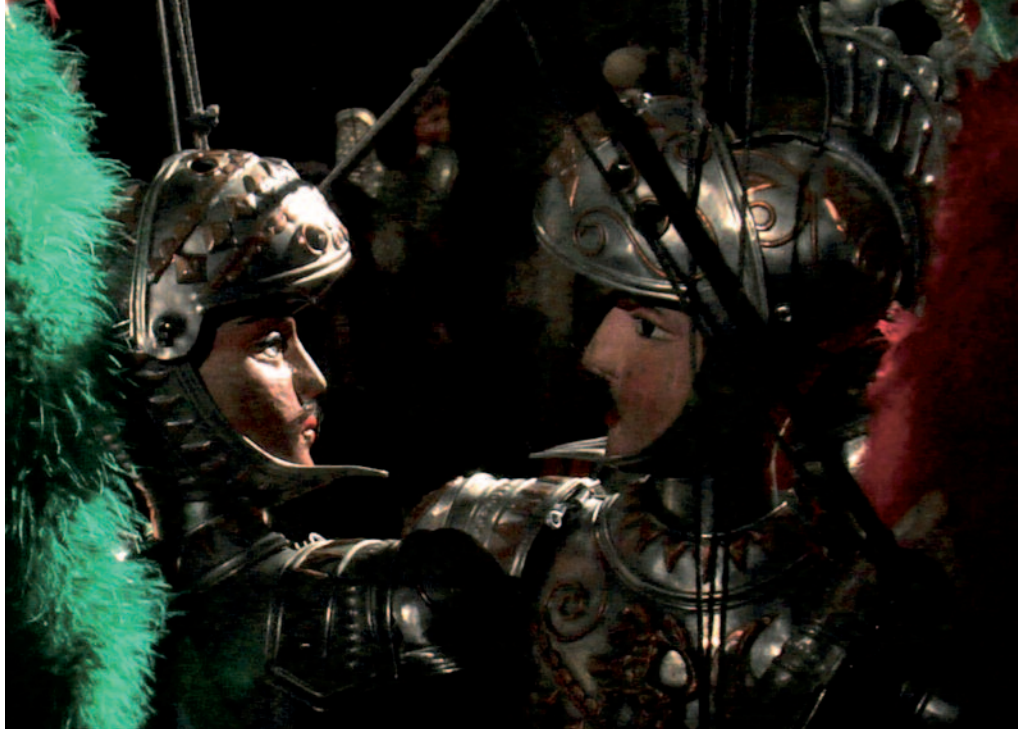
D'APRÈS LE ROMAN ÉPONYME DE KOUSHUN TAKAMI

AVEC TATSUYA FUJIWARA, AKI MAEDA, TAKESHI KITANO

Dans un avenir proche, les élèves de la classe B de troisième du collège Shiroiwa ont été amenés sur une île déserte par une armée mystérieuse. Leur ancien professeur leur annonce qu'ils vont participer à un jeu de massacre dont la règle consiste à s'entretuer. Seul le dernier des survivants pourra regagner son foyer.

« Œuvre de circonstance, en prise directe avec les préoccupations de son public, *Battle Royale* appartient à cette catégorie de films commerciaux qui, à toutes les époques, ont su rendre compte des troubles sociaux et de l'état des mentalités. Il ne prophétise rien qui ne soit déjà là depuis trop longtemps : la violence comme drogue, comme marchandise, comme objet de fascination ; les ruses perverses du fascisme pour utiliser les éléments indisciplinés ou marginaux de la société... Le film devient passionnant lorsqu'il se met à comprendre vraiment les adolescents. Voilà un film où le public, les personnages et les acteurs se ressemblent au point de se confondre. »

OLIVIER PÈRE, *LES INROCKUPTIBLES*, 20 OCTOBRE 2001



ROLAND BLESSE

dimanche

HINTERLAND



dimanche 9 février/écran 1

10:00

PROFOND DÉSIR DES DIEUX
KAMIGAMI NO FUKAKI YOKUBO
DE SHOHEI IMAMURA

JAPON/1968/COULEUR/2 H 50/VOSTF/35 MM

AVEC RENTARÔ MIKUNI, CHOICHIRO KAWARAZAKI,
KANJURO ARASHI, KAZUO KITAMURA, HIDEKO OKLYAMA

Sur l'île imaginaire de Kurage, au sud du Japon, vit à l'écart de la population une famille incestueuse. Le grand-père et patriarche a enchaîné son fils pour l'empêcher de coucher avec sa sœur et de les couvrir de honte. La petite-fille simple d'esprit se livre quant à elle à tout le village. Son frère, lui, ne rêve que de quitter l'île pour travailler à Tokyo, aux côtés d'un ingénieur arrivé depuis peu pour construire une usine sucrière à Kurage.

« *Profond Désir des dieux* est avant tout un magnifique reportage ethnographique, paraphrase de l'ethnologue Kunio Yanagida explorant la permanence d'un siècle à l'autre d'un "peuple éternel" ; la description des lieux, des rites, des mœurs suffit à elle seule à provoquer l'enthousiasme. La volonté satirique inscrite en creux dans le projet ethnographique peut justifier le recours à plusieurs formes du comique : la farce (avec l'ingénieur), le grotesque (la représentation de la religion et de ses masques sacrificateurs), la caricature (elle s'impose dans l'art des portraits et de certaines situations), l'ironie. On retiendra surtout la piste indiquée par le titre original, qui nous entretient d'une légende. »

OLIVIER CURCHOD, *POSITIF* N° 352, JUIN 1990

dimanche 9 février/écran 1

14:00

Séance suivie d'une rencontre avec **Vincent Dieutre** et **Yves Citton**, philosophe et professeur de littérature française, auteur de *Renverser l'insoutenable*, Seuil, 2012, animée par **Cyril Neyrat**, critique de cinéma, responsable des éditions au sein du collectif *Independencia*

avant-première

ROLAND BLESSÉ
ORLANDO FERITO
DE VINCENT DIEUTRE

FRANCE/2013/COULEUR/2 H 01/VOSTF/DCP

AVEC GEORGES DIDI-HUBERMAN, PIERANDREA AMATO,
MIMMO CUTICCHIO ET LES PUPPI DE L'ASSOCIAZIONE
FIGLI D'ARTE CUTICCHIO

VOIX : EVA TRUFFAUT, VINCENT DIEUTRE

Dans la remise d'un petit théâtre de Palerme, les marionnettes (*Puppi*) se lamentent sur leur sort alors qu'un réalisateur français débarque en Sicile pour la première fois.

Même si Pasolini annonçait la *disparition des lucioles*, le triomphe du *château des mensonges* berlusconien et la fin politique du monde, de nouvelles rencontres et la lecture d'un petit essai de Georges Didi-Huberman vont venir questionner le pessimisme désabusé du cinéaste.

Son récit intime se colore peu à peu de sexe et de sang, sous le signe de Orlando, prince des *Puppi*, et des lucioles. Dans son regard documentaire et lucide sur la Sicile d'aujourd'hui, les clichés se rebellent : derrière la théâtralité des *Puppi*, la déréliction politique, l'homosexualité honteuse et l'omniprésent culte de la mort, finissent par se dessiner des poches fragiles de résistance. « Et d'abord, les lucioles ont-elles disparu ? Ont-elles TOUTES disparu ? »

dimanche 9 février/écran 2

14:15

Séance suivie d'une rencontre avec
Louidgi Beltrame et **Marie Voignier**

BRASILIA/CHANDIGARH

DE LOUIDGI BELTRAME

FRANCE/2008/COULEUR/28'/VOSTF/NUM. HD

Deux architectes espéraient construire la cité idéale : Oscar Niemeyer a créé Brasilia en plein Mato brésilien, Le Corbusier s'est rendu en Inde pour y construire Chandigarh.

« Avec *Brasilia/Chandigarh*, Louidgi Beltrame conçoit le film comme espace possible d'appropriation de la ville à travers les errances de trois personnages fictionnels. Ces personnages – objets de présentation et vecteurs du déplacement – traversent un répertoire formel, entre paysage de ruines post-apocalyptiques, fantômes d'architectures, parc de sculptures et ville-monument vide. Circulant hors du temps ou plutôt dans le "temps d'après" – celui d'après l'utopie réalisée –, ils révèlent une vision désactivée du rêve d'un futur à l'abandon. »

ELFI TURPIN, 2008

HINTERLAND

DE MARIE VOIGNIER

FRANCE/2009/COULEUR/49'/VOSTF/NUM. HD

« Quelques bâtisses au milieu de rien, puis la caméra pénètre au cœur d'une végétation exotique, luxuriante. Nous voilà à *Tropical Islands*, base de loisirs aux environs de Krausnick, village à soixante-dix kilomètres au sud de Berlin, sur le site d'une ancienne base de l'aviation militaire soviétique.

En ce lieu, d'une affectation à l'autre, se sédimentent les soubresauts du siècle écoulé, les stigmates et les contradictions de l'Europe : son espace mental, ses rêves, ses illusions. Dans ce *Hinterland* indiqué par le titre (littéralement l'arrière-pays ; pour les géographes, aire économique lié à l'activité d'un port, périphérie révélatrice), Marie Voignier déplie les mouvements de l'Histoire. »

NICOLAS FEODOROFF, CATALOGUE FIDMARSEILLE, 2009

dimanche 9 février/écran 2

16:30

séance de **Cinétopie**

par **Anne Philippe**, cinéaste et architecte

Estann ou l'archipel des îles vagabondes

À l'instar des rêves et des agencements mobiles d'images qui les composent, l'archipel d'Estann se reconfigure à chaque traversée d'une manière singulière. De l'île des limbes à l'île des devenirs, de la « ciné-architecture » aux chambres des rêveuses d'un film à venir, des propos sur l'art de Rilke à la grotte d'un sans-abri, du noir de la salle de spectacle aux berges du canal de l'Ourcq, des jardins de l'A bao a qou aux villes invisibles... autant de traversées qui déploient des mondes possibles, esquissant par là même les contours d'une communauté à venir. Nous proposons une déambulation dans la carte à trois dimensions de l'archipel, où des fragments de textes remontés à la surface feront parfois écho à des séquences d'images inédites ou inachevées. Ces traversées seront propices à un voyage dans le futur d'un film en train de se faire.

/// ANNE PHILIPPE



« ŒIL REFLÉTANT L'INTÉRIEUR DU THÉÂTRE DE BESANÇON », 1800, ESTAMPE.



LA DANZA DE LA REALIDAD

dimanche 9 février/écran 1

17:30

Séance suivie d'une rencontre avec
Alejandro Jodorowsky et
Pascale Montandon-Jodorowsky,
 auteur de *La Realidad De Mi Danza*,
 Éditions Baobab, 2013

>> VOIR P. 8

LA DANZA DE LA REALIDAD

D'ALEJANDRO JODOROWSKY
 CHILI-FRANCE/2013/COULEUR/2H10/VOSTF/DCP
 D'APRÈS LE ROMAN ÉPONYME D'ALEJANDRO JODOROWSKY,
 AVEC BRONTIS JODOROWSKY, PAMELA FLORES,
 JEREMIAS HERSKOVITS, ALEJANDRO JODOROWSKY,
 BASTIÁN BODENHOFER

Le film est un exercice d'autobiographie imaginaire. Né au Chili en 1929, dans la petite ville de Tocopilla, où le film a été tourné, Alejandro Jodorowsky fut confronté à une éducation très dure et violente, au sein d'une famille déracinée. Bien que les faits et les personnages soient réels, la fiction dépasse la réalité dans un univers poétique où le réalisateur réinvente sa famille et notamment le parcours de son père.

« Alejandro s'était éloigné du cinéma depuis vingt-deux ans. Il se consacrait à d'autres disciplines artistiques. [...] Lorsqu'il a décidé de réaliser *La Danza de la Realidad* d'après son roman éponyme, je savais que cette œuvre le bouleverserait en l'obligeant à aller puiser dans son enfance. [...] Durant la période préparatoire juste avant le tournage, insufflant à son équipe l'esprit de son projet, Alejandro leur a sobrement confessé : "Ce film n'est pas un film, c'est la guérison de mon âme." »

PASCAL MONTANDON-JODOROWSKY

Séance de dédicace de *La Realidad De Mi Danza*, à l'issue de la rencontre par **Alejandro Jodorowsky** et **Pascale Montandon-Jodorowsky**

JEAN-LOUIS COMOLLI

représenter

l'utopie anarchiste



La politique, le collectif, l'utopie, c'est-à-dire l'organisation sociale, les relations entre les individus et leur condition de vie, tout cela traverse l'œuvre de Jean-Louis Comolli et d'une façon absolument évidente *La Cecilia*, un film de 1975, et *Buenaventura Durruti, anarchiste*, réalisé en 2000. Deux films qui s'intéressent à l'utopie anarchiste et à ceux qui y ont cru, qui l'ont mise en œuvre. Il est frappant de voir combien ces films qui tous deux empruntent au théâtre et même à l'opéra (plutôt qu'à la comédie musicale) mettent en jeu des corps dont l'impulsion du mouvement est toujours donnée par la parole. Et l'on reconnaît là une autre des constantes du cinéma de Jean-Louis Comolli, qu'il définit lui-même comme la mise en scène du « corps parlant ».

« L'utopie, pour moi, c'est la question de la croyance. Et la croyance, c'est la question du cinéma »¹ : Jean-Louis Comolli scelle ainsi son rapport à l'un et à l'autre comme intrinsèquement liés. Ces deux films en font comme la démonstration. Ce qui, plus que tout, me saute à la figure et m'enthousiasme dans *La Cecilia* et *Buenaventura Durruti, anarchiste*, c'est qu'ils montrent combien faire un film sur l'anarchie, sur une communauté sans hiérarchie, sans patron, sans police, interroge et contamine la mise en scène, jusqu'à remettre en question l'organisation fortement hiérarchisée du plateau de cinéma. Il ne s'agit pas seulement de faire un film sur une communauté libertaire ni même de donner à voir les mécanismes de formation – et de désagrégation – d'une telle communauté mais bien d'expérimenter ce qu'il en est de faire un film libertaire. De *La*

Cecilia je connais cette anecdote : les acteurs, même lorsqu'ils ne tournaient pas, restaient présents sur le plateau pour participer à l'énergie collective qui irradie l'ensemble du film. Le dispositif de *Buenaventura Durruti, anarchiste* tient tout entier dans le désir du cinéaste de mettre en jeu sa place, celle du metteur en scène de théâtre et celle des comédiens.

dimanche 9 février/écran 2

17:45

Séance suivie d'une rencontre
avec **Jean-Louis Comolli** animée par
Catherine Bizern, programmatrice

BUENAVENTURA DURRUTI, ANARCHISTE

BUENAVENTURA DURRUTI,
ANARQUISTA

DE JEAN-LOUIS COMOLLI

FRANCE-ESPAGNE/1999/COULEUR/1H50/VOSTF/BETA SP
AVEC JESÚS AGELET, XAVIER BOADA, ALBERT BOADELLA,
RAMON FONTSERÈ, DOLORS TUNEU

Une évocation de l'anarchiste espagnol Buenaventura Durruti et des années 1931-1936 qui précédèrent la guerre civile en Espagne, à travers les répétitions d'un groupe théâtral catalan, *El Joglars*, dirigé par Albert Boadella. Celui-ci s'inspire librement de la biographie écrite par Abel Paz : *Durruti en la revolución española*.

1. « Entretien avec Jean-Louis Comolli », *Rue Descartes* n° 53, 2006/3.



LA CECILIA

Entre dimension active, charge de révolte et mécanique de réflexion, c'est bien entendu la question de la représentation – et plus spécifiquement la représentation du politique et la représentation de l'histoire – qui est en jeu dans ces deux films. Comment représenter politiquement la politique ? Quels sont les enjeux de la représentation de l'histoire au cinéma ?

/// CATHERINE BIZERN

dimanche 9 février/écran 2

21:00

Séance suivie d'une rencontre avec **Jean-Louis Comolli** animée par **Catherine Bizern**, programmatrice

LA CECILIA

DE JEAN-LOUIS COMOLLI

FRANCE-ITALIE/1975/COULEUR/1H 45/VOSTF/BETA SP
AVEC MASSIMO FOSCHI, MARIA CARTA,
GIANCARLO PANNESE, VITTORIO MEZZOGIORNO,
BRUNO CATTANEO

La Cecilia est une communauté socialiste fondée par l'anarchiste italien Rossi au XIX^e siècle grâce aux terres offertes par l'empereur Dom Pedro II, au sud du Brésil. Dix hommes et une femme entendent faire la preuve aux gens du monde que l'on peut vivre et travailler sans lois, sans chefs, sans police ni parlement, en respectant la liberté de chacun, en assumant l'égalité de tous.

dimanche 9 février/écran 1

21:15

Séance suivie d'une rencontre avec **Alejandro Jodorowsky**

>> VOIR P. 8

SANTA SANGRE

D'ALEJANDRO JODOROWSKY

MEXIQUE-ITALIE/1989/COULEUR/2H 03/VOSTF/

DCP/INT. - 16 ANS

AVEC AXEL JODOROWSKY, ADAN JODOROWSKY,
BLANCA GUERRA, GUY STOCKWELL, SABRINA DENNISON

À la suite d'un drame familial, Fenix, petit mime d'un cirque de Mexico, est enfermé dans un hôpital psychiatrique. Huit ans plus tard, il retrouve sa mère. Le cirque n'existant plus, ils errent dans la ville, représentant une pantomime qui se prolonge tragiquement dans leur vie quotidienne.

« Film flamboyant et magnifique, *Santa Sangre* est incontestablement le chef-d'œuvre d'Alejandro Jodorowsky, celui avec lequel il maîtrise le plus son art cinématographique et fait éclater son génie créateur. Tourné à Mexico, produit par Claudio Argento, ce film réunit une fois de plus toutes les références de son auteur (le cirque, les nombreux animaux, les monstres : catcheurs hermaphrodites, mongoliens, nains et clowns, aliénés, amputés). Il lui permet aussi de consolider ses liens affectifs et créatifs avec ses trois fils, mais également de faire une parabole sur ce père castrateur qui fut le sien, sur cette famille potentiellement si destructrice, et sur l'idée majeure de la réalisation de soi, en faisant table rase du passé. »

JEAN-PAUL COLLARD, ENTRETIEN AVEC ALEJANDRO
JODOROWSKY, DE LA CAGE AU GRAND ÉCRAN,
ÉDITIONS K-INITE, 2009

lundi

lundi 10 février/écran 1

13:45

LA VIE EST UN ROMAN

D'ALAIN RESNAIS

FRANCE/1983/COULEUR/1H51/35 MM

AVEC VITTORIO GASSMAN, RUGGERO RAIMONDI,
FANNY ARDANT, GERALDINE CHAPLIN, SABINE AZÉMA

En 1919, dans son château, le comte Forbek propose à ses invités une expérience qui doit les conduire à un état de bonheur permanent. En 1982, dans ce même château, des architectes, sociologues et enseignants tiennent un colloque sur « l'éducation de l'imagination ». Pendant ce temps, des enfants imaginent un conte où un prince vaillant triomphe d'un tyran pour le bonheur de son peuple.

« Un colloque c'est une parenthèse utopique, un vrai rite de notre temps. Resnais s'amuse beaucoup (et nous amuse assez) avec cette farce ethnologique, cette étude de comportements d'éducateurs en folie. Avec ce film-sablier, Gruault et Resnais font revenir un type d'interrogations, que nous ne percevons plus, en partie parce qu'elles nous ont fait ce que nous sommes (des petits Français) : qu'en est-il aujourd'hui de nos croyances laïques ? Qu'en est-il de notre croyance au progrès par la science (c'était plutôt hier) ou à l'éducation par la communication (c'est encore aujourd'hui) ? Ce sont là des grands sujets auxquels il est rare qu'un cinéaste s'attelle. Il y a là de grandes contradictions dans lesquelles nous sommes tous pris. »

SERGE DANÉY, *LIBÉRATION*, 21 AVRIL 1983

lundi 10 février/écran 2

14:00

Séance présentée par **Hervé Aubron**, critique de cinéma, rédacteur en chef adjoint du *Magazine littéraire*

TOUT DROIT JUSQU'AU MATIN

D'ALAIN GUIRAUDIE

FRANCE/1994/COULEUR/11'/35 MM

STÉPHANE VALGALIER, CHRISTIAN DUCASSE

Parti à la recherche d'un peintre sauvage, un jeune veilleur de nuit monologue.

LA FORCE DES CHOSES

D'ALAIN GUIRAUDIE

FRANCE/1997/COULEUR/16'/35 MM

AVEC MORGAN NICOLAS, MARTIAL PETIT, POLO

Dans une forêt d'Ouranie occidentale, trois jeunes guerriers sont à la recherche d'une jeune fille enlevée par un bandit.

DU SOLEIL POUR LES GUEUX

D'ALAIN GUIRAUDIE

FRANCE/2000/COULEUR/55'/35 MM

AVEC ISABELLE GIRARDET, JEAN-PAUL JOURDAA,
MICHEL TURQUIN, ALAIN GUIRAUDIE

Par une matinée d'été, Nathalie Sanchez, une jeune coiffeuse au chômage, arrive sur un grand causse à la recherche des bergers d'Ounayes. Elle rencontre l'un d'eux, Djema Gaouda Lon, mais il a perdu ses animaux et les recherche en vain.

« Qu'est-ce que la Guiraudie ? Un pays de cinéma légèrement décalé de notre réel habituel, lointain cousin de la Syldavie d'Hergé, entre légende éternelle et réalité régionale, un territoire mental qui tient de *L'Iliade* et du documentaire paysan, des fabliaux du Moyen Âge et d'un réalisme de proximité, du western et de José Bové, des Monty Python et de Luc Moulet. "J'ai grandi dans les années 1970 où il y avait des perspectives collectives, et l'art était beaucoup plus générateur d'utopie. J'ai trouvé dommage que ça retombe dans les années 1980, période d'horizons qui ne se débouchaient plus, tant sur le plan politique qu'artistique. Comment retrouver de l'utopie, comment rouvrir grand l'horizon ? Pervertir le réel par de la fiction mythique et vice versa me paraissait une bonne solution." »

SERGE KAGANSKI, *LES INROCKUPTIBLES*, 6 MARS 2011



OUVRIERS, PAYSANS

lundi 10 février/écran 1

15:45

OUVRIERS, PAYSANS

OPERAÏ CONTADINI

DE DANIELE HUILLET

ET JEAN-MARIE STRAUB

ITALIE-FRANCE-ALLEMAGNE/2001/COULEUR/

2H03/VOSTF/35 MM

D'APRÈS LE ROMAN D'ELIO VITTORINI

LES FEMMES DE MESSINE

AVEC ANGELA NUGARA, GIAMPAOLO CASSARINO,

MARTINA GIONFRIDDO, ANGELA DURANTINI

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, en Italie, des hommes et des femmes de tous âges sont réunis au hasard de leurs pérégrinations. Ils constituent une communauté primitive qui tente d'effacer la douleur issue de la guerre et de se protéger de la violence et de la misère. Toutes origines sociales et géographiques confondues, ils construisent au milieu des ruines et inventent de nouveaux rapports dans le travail et la vie quotidienne.

« De cette plongée drastique au centre d'une œuvre se forme progressivement une réflexion sur l'homme en communauté. Les phrases des personnages de Vittorini détaillant un combat d'individus contre la pénurie, les rigueurs de l'hiver, les relations amoureuses possibles, le travail de la terre, dessinent un monde, un temps, un espace que l'on voit d'autant mieux qu'il se refuse tout l'artifice de la reconstitution. L'attention exigée donne donc naissance à une vision nouvelle, imaginaire et précise, médiatisée par la langue écrite et nourrie de la perception de la nature elle-même. Celle-ci est donc autant le sujet que l'ouvrage d'Elio Vittorini. La gradation des verts des feuillages, les bruits divers rappellent que dans son indifférence elle entretient un rapport dialectique avec l'humanité. »

JEAN-FRANÇOIS RAUGER, *LE MONDE*, 17 MAI 2001

lundi 10 février/écran 2

16:00

Séance suivie d'une rencontre

avec **Jacques Kébadian**

**ALBERTINE, LE SOUVENIR
PARFUMÉ DE MARIE ROSE**

DE JACQUES KEBADIAN

ET DU COLLECTIF EUGÈNE VARLIN

FRANCE/1972/COULEUR/25'/35 MM

AVEC FRANSSOU PRENANT

Film-manifeste de l'insurrection de la jeunesse et des désirs, *Albertine* raconte l'histoire d'une adolescente en rébellion contre l'école, la famille rance, la religion, et met en scène des jeunes filles et jeunes garçons de quatorze à dix-huit ans qui revendiquent leur droit à une sexualité sans entraves et le droit à l'avortement pour les mineures.

TROTSKY DE JACQUES KEBADIAN

FRANCE/1967/COULEUR/53'/16 MM

AVEC PATRICE CHÉREAU, MARCEL MARÉCHAL,

MARCEL BOZONNET, GUY ET JOANI HOCQUENGHEM

Le récit de la vie d'un homme hors du commun qui, avec Lénine, fut le symbole de la révolution de 1917.

« Il y a une phrase de Trotsky qui m'a toujours fait rigoler, jaune : "Il faut savoir qui fusiller et dans quel chapitre." Le film de Jacques ne se range dans aucun chapitre : ni documentaire, ni fonction, ni militant, ni trotskyste, et tout ça à la fois, comique et sanguinaire, hétérodoxe mais épaulé par une voix off drastique, écrite par une autre institution contemporaine, A. Glucksman, insolent et romanesque, enthousiaste et irrévérencieux ; le film, s'il n'a jamais été diffusé officiellement, n'a pas été fusillé : il a pu être fait, et existe. »

FRANSSOU PRENANT



lundi 10 février/écran 1

18:15

Séance présentée par **René Schérer**

DOMANI DOMANI DOMANI ACCADRÀ
DE DANIELE LUCHETTI
ITALIE/1988/COULEUR/1H45/VOSTF/35 MM
AVEC PAOLO HENDEL, GIOVANNI GUIDELLI, NANNI MORETTI

« À en croire son jeune réalisateur Daniele Luchetti, *Domani domani* est un "western philosophique". On ne saurait mieux résumer. Western, tout à fait : en 1848, l'histoire de deux cow-boys, les gardians Edo et Lupo, obligés de fuir précipitamment leur terre natale suite au braquage particulièrement foireux d'un régisseur de la propriété-ranch qui les emploie. OK pour le western, mais la philosophie ?

Le titre original la dit tout entière, comme un conte édifiant, à la manière des Lumières : *Domani accadra* (*Ça arrivera demain*), sorte de safari primesautier aux pays de l'utopie (politique, morale, sociale, scientifique, sentimentale), qui pousserait en avant de son expédition quelques éclaireurs historiques et fameux : en pères porteurs Candide, Émile et Jacques le fataliste pour la pension à imaginer ce que serait l'homme (bon) dans une société excellente. Mais aussi bien Rica et Usbek, les correspondants des *Lettres persanes*, tous les personnages de Goldoni, bien sûr le Robinson de Swift, bras dessus dessous avec Lady Smart et Tom Neverout de la *Conversation polie*, un doigt de fouriérisme rapport à l'aspect de phalanstère du problème (voire toute la *Colonie* de Marivaux quand on prône l'union libre) et même un soupçon de Casanova fricotant avec la Justine de Sade, puisqu'il s'agit d'une éducation sensuelle. »

GÉRARD LEFORT, *LIBÉRATION*, 11 JANVIER 1989

carte blanche à Lionel Soukaz

lundi 10 février/écran 2

18:30

Paradis perdu ?

en présence de **Lionel Soukaz**
et des cinéastes

PARADIS PERDU

DE FRANSSOU PRENANT
FRANCE/1975/COULEUR/25'/16MM
AVEC HÉLÈNE HAZERA, MARIE FRANCE,
RENÉ SCHÉRER, JACQUES KEBADIAN, ORLA FRAU,
ALAIN ET OLIVIA APTEKMANN

Un riche tombe amoureux d'une belle Gazoline.

LA MARCHÉ GAIE

DE LIONEL SOUKAZ
ET GUY HOCQUENGHEM
FRANCE/1979/COULEUR/12'/35 MM

Avec les milliers de manifestants pour l'égalité des droits à Washington en octobre 1979.

LE TEMPS DE LA POSE (1^{re} PARTIE DE RACE D'EP) DE LIONEL SOUKAZ

FRANCE/1979/COULEUR/25'/12'/35 MM
AVEC RENÉ SCHÉRER, GILLES SANDIER

René Schérer en baron von Gloeden, photographe 1900.

SWEET SIXTEEN IN SIXTIES (3^e PARTIE DE RACE D'EP)

DE LIONEL SOUKAZ
FRANCE/1979/COULEUR/10'/35 MM
AVEC PETER VLASPOLDER, PHILIPPE VESCHI,
FRANÇOIS DANTCHEF, HENKY CLEMENTS

Utopie des années 60 et de sa consommation.

LE COMPLEXE DU BOUCHER DE CHRISTINE GABORY, IVORA CUSACK ET CAROLINE BEURET FRANCE/2014/COULEUR/18'/HD NUM.

Ce documentaire interroge, par les actions d'un groupe militant antisépéciste, la notion d'abolition de la viande.

Deux séances m'ont été offertes dans cette magnifique programmation sur l'utopie. J'ai pensé tout de suite à René Schérer, philosophe de l'utopie, aux films avec lui, de lui, et à cette constellation des années 60/70, temps des utopies avant la glaciation des années 80 et le retour de l'ordre moral. Temps du FHAR, Front homosexuel d'action révolutionnaire, et de ses Gazolines : Hélène Hazera, Marie France, la Orla et tant d'autres filmées par Franssou Prenant dans *Paradis perdu* (1975), ce chef-d'œuvre mélancolique et amoureux. Car ces utopies sont perdues, oubliées, envolées, mortes, comme mes copines et mes amants de cette époque.

Il s'agit de faire renaître à la vision ce continent perdu d'un peuple d'ami(e)s marchant vers la révolution sexuelle, celle des femmes, des pédés et assimilés car on ne le répètera jamais assez, il y a autant de sexualités que d'individus. Comme Dans *La Marche gaie* à Washington, en 1979.

Continent perdu comme la photographie argentique des années 1900 du *Temps de la pose* (1979) avec le baron von Gloeden en chroniqueur illustre de son temps et de ses désirs. *Sweet Sixteen in Sixties* (1979), sur l'amour devenu impossible en tant que passage initiatique et apprentissage de la vie intergénérationnel. De mon côté, je réalisai une utopie, celle pour moi de faire du cinéma, devenu possible par les caméras amateurs, amoureuses, du cinéma marginal, différent, expérimental.

D'autres utopies ont surgi depuis, en 2013, les luttes contre l'exclusion, la répression des trans, des putes, des pauvres, des sans-papiers, des prisonniers reprennent corps face aux lois liberticides. Tel Alarm, association marseillaise pour l'abolition de la viande qui par des performances et actions de rues met en scène la violence faite à toute chair (*Le Complexe du boucher*, 2014). Car tout se tient, du petit au grand, de l'animal à l'humain, et l'utopie n'est que la simplicité même de la vie.

Vivre libre dans le respect de l'autre : l'anarchie utopique. Certains l'ont tentée : Fourier, Proudhon et des artistes aussi, tel Elisàr von Kupffer, peintre, Narcisse se représentant à l'infini avec son jeune amant italien sur des fresques gigantesques, tous deux homme et femme en même temps. Ou Guy Hocquenghem qui a fait de son œuvre et de sa vie une utopie de métissages, de nomadisme et de désirs.

UTOPIE je répète ton nom, UTOPIA je t'attends.

/// LIONEL SOUKAZ



LA MARCHÉ GAIE

lundi 10 février/écran 2

21:00

Nomadisme utopique

en présence de **Lionel Soukaz**
et des cinéastes

ELISÀR VON KUPFFER

DE LIONEL SOUKAZ

FRANCE/2010/COULEUR/37'/HD NUM.

L'œuvre de l'artiste allemand Elisàr von Kupffer vue par René Schérer.

GUY AND CO

DE RENÉ SCHÉRER

ET LIONEL SOUKAZ

FRANCE/2005-2014/COULEUR/50'/HD NUM./**inédit**

AVEC RENÉ SCHÉRER ET STÉPHANE GÉRARD

Cinq jeunes gens réincarnent Guy Hocquenghem, mort en 1988, romancier et philosophe, fondateur du FHAR qui, toute sa vie, a refusé de s'identifier à un unique rôle.

UTOPIA

DE RENÉ SCHÉRER, LIONEL SOUKAZ

ET STÉPHANE GÉRARD

FRANCE/2014/COULEUR/7'/HD NUM./**inédit**

Troisième chapitre de *Guy and co* en *work in progress*.

mardi

lundi 10 février/écran 1

20:00

Séance suivie d'une rencontre
avec **Tariq Tegua** et **Vincent Dieutre**
animée par **Cyril Neyrat**

RÉVOLUTION ZENDJ

DE TARIQ TEGUIA

ALGÉRIE-FRANCE-LIBAN-QATAR/2013/COULEUR/

2H17/VOSTF/DCP

AVEC FETHI GARES, DIYANNA SABRI, AHMED HAFEZ,

WASSIM MOHAMED AJAWI, GHASSAN SALHAB,

AMOS POE

« L'intrigue est assez ténue : un journaliste algérien et une étudiante d'origine palestinienne vivant en Grèce partent tous deux pour un voyage au cours duquel ils vont se rencontrer avant que leurs chemins ne se séparent.

Parti du Sud algérien, où de jeunes émeutiers défient le pouvoir, le jeune homme est en quête d'éléments d'information sur une révolte menée au IX^e siècle par les esclaves noirs (c'est le sens de « zendj ») du califat abbasside. Partie d'un campus en pleine insurrection sociale, la jeune femme transporte des fonds réunis par des étudiants grecs pour la cause palestinienne.

Naissant dans des foyers de rébellion des deux côtés de la Méditerranée, ce film brûlant et fantomatique à la fois cherche, sur les ruines fumantes de l'utopie révolutionnaire, aux côtés des perdants de l'Histoire, le chemin d'un nouveau partage des espérances, la cartographie d'un nouveau réveil des humiliés. Il traverse pour cela les territoires de l'Algérie, de la Grèce, du Liban, de l'Irak et des États-Unis, depuis le spectre d'une révolte noire jusqu'au baiser furtif d'un garçon et d'une fille lisant à deux voix un essai sur l'anarchie. »

JACQUES MANDELBAUM, *LE MONDE*, 5 DÉCEMBRE 2013

mardi 11 février/écran 1

16:30

DE LA GUERRE

DE BERTRAND BONELLO

FRANCE/2008/COULEUR/2H10/35 MM

AVEC MATHIEU AMALRIC, ASIA ARGENTO,

GUILLAUME DEPARDIEU, CLOTILDE HESME, LÉA SEYDOUX

Bertrand, cinéaste en repérages dans une entreprise de pompes funèbres, passe la nuit dans un cercueil. À la suite de cette expérience troublante, il se laisse entraîner par Charles, un gourou, dans un lieu isolé et utopique, Le Royaume, où il rencontre Uma, belle Italienne qui prône le plaisir à chaque instant. Sur place, cette quête de la jouissance est considérée comme une véritable guerre. Bertrand se laisse peu à peu aller et décide de devenir un guerrier.

« Toutes les sectes se coupent du monde pour en imaginer un autre. Ce procédé redoutable m'intrigue par sa proximité avec le cinéma, où un metteur en scène fabrique un univers inexistant dont il est l'unique législateur. La différence est dans la durée, le cinéma dure une heure et demie, tandis que la secte peut hélas durer beaucoup plus. [...] C'est comme quand on fait des expériences du type Second Life. On plonge dans un monde virtuel soit pour s'amuser, soit pour revenir dans le monde réel plus fort, parce qu'on a pu expérimenter des choses insolites. C'est dans ce sens-là que l'idée d'un royaume de la fiction m'intéressait. Si on ne ramène rien du fantasme, la fiction ne sert pas à grand-chose. »

BERTRAND BONELLO,
CAHIERS DU CINÉMA N° 634, MAI 2008



RÉVOLUTION ZENJI

mardi 11 février/écran 2

16:45

**THE CAT, THE REVEREND
AND THE SLAVE**

D'ALAIN DELLA NEGRA
ET KAORI KINOSHITA

FRANCE/2009/COULEUR/1H 19/VOSTF/DCP

Markus est un furry : l'animal qui sommeille en lui est un chat. Benjamin est un pasteur moderne : il prêche les Évangiles dans une église virtuelle. Kris est un maître goréen : il contrôle la vie sexuelle de ses esclaves depuis sa chambre. Un documentaire sur trois communautés emblématiques de Second Life.

« Le documentaire d'Alain Della Negra et Kaori Kinoshita n'est pas une exploration du monde virtuel de Second Life, les images en sont d'ailleurs assez rares. L'histoire, le fonctionnement, les contours de ce site internet restent flous. Par contre, ce qui intéresse les réalisateurs (déjà auteurs de courts métrages sur le sujet), c'est ce que l'on pourrait appeler la "domesticité" de Second Life : la négociation perpétuelle imposée aux personnages (un chat, un pasteur et un esclave) entre une vie on-line et une vie off-line, et la porosité de cette frontière ambiguë – quand par exemple, à la création d'avatars répondent, dans la vraie vie, le déguisement ou le travestissement. »

FLORENCE MAILLARD, CAHIERS DU CINÉMA N° 659, SEPT. 2010

mardi 11 février/écran 1

18:45

MISTER LONELY

DE HARMONY KORINE

ROYAUME-UNI-ÉTATS-UNIS-FRANCE-IRLANDE/
2008/COULEUR/1H 52/VOSTF/35 MM

AVEC DIEGO LUNA, SAMANTHA MORTON, DENIS LAVANT,
RACHEL KORINE, WERNER HERZOG, LEOS CARAX

Mister Lonely, sosie de Michael Jackson, gagne sa vie dans les rues de Paris. Au cours d'une représentation, il tombe sous le charme d'une superbe Marilyn Monroe qui lui propose de l'accompagner dans les Highlands écossais où vit une incroyable communauté de sosies.

« On l'a cru perdu à jamais. Il revient. En Mister Lonely, surnom de toute personne se rêvant dans la peau d'un autre, autoportrait en clown vide, errant entre les utopies et le désenchantement. Présenté une première fois à Cannes il y a longtemps déjà (2007), avec une pointe de déception (il n'y a plus une idée par image comme autrefois), *Mister Lonely* sort enfin du bois, légèrement rééquilibré : on comprend mieux désormais qu'il s'essaye pour la première fois à la mise en scène non plus du plan mais de tout un film, avec retenue. Mais sans sagesse – qu'on se rassure, il lui reste encore beaucoup d'images incontrôlées, qui remontent en lui comme des spasmes. Entouré d'un clan fidèle (Agnès B. sa productrice et ses acteurs-amis), il livre un film libre de toute attente, qui se fout des modes. Un récit aérien qui aurait la grâce d'une musique simple et envoûtante (un morceau de Bobby Vinton par exemple). »

PHILIPPE AZOURY, LIBÉRATION, 6 DÉCEMBRE 2008



THE UGLY ONE

mardi 11 février/écran 2

19:00

**L'ANABASE DE
MAY ET FUSAKO SHIGENOBU,
MASAO ADACHI
ET 27 ANNÉES SANS IMAGES**

D'ÉRIC BAUDELAIRE

FRANCE/2011/COULEUR ET NOIR ET BLANC/
1H06/VOSTF/DCP

mardi 11 février/écran 2

20:30

avant-première

THE UGLY ONE

D'ÉRIC BAUDELAIRE

FRANCE/2013/COULEUR/1H41/VOSTF/DCP
D'APRÈS UNE HISTOIRE DE MASAO ADACHI
AVEC RABIH MROUE, JULIETTE NAVIS
NARRATEUR : MASAO ADACHI

« Qui sont May et Fusako Shigenobu ? Fusako, leader d'un groupuscule d'extrême gauche, l'Armée rouge japonaise, impliquée dans de nombreuses opérations terroristes, s'est cachée pendant près de trente ans à Beyrouth. May, sa fille, née au Liban, n'a découvert le Japon qu'à vingt-sept ans, après l'arrestation de sa mère en 2000. Masao Adachi ? Scénariste, cinéaste radical et activiste japonais engagé auprès des luttes armées et de la cause palestinienne, reclus lui aussi au Liban avant son renvoi dans son pays. Par ailleurs, initiateur d'une "théorie du paysage", le *fukeiron* : en filmant le paysage, celui-ci dévoilerait les structures d'oppression qui le fondent et qu'il perpétue. Anabase ? C'est le nom donné depuis Xénophon au retour, difficile voire erratique, vers chez soi. C'est cette histoire complexe, sombre, toujours en suspens, qu'Éric Baudelaire, artiste réputé pour se servir de la photographie afin d'interroger la mise en scène de la réalité, a choisi d'évoquer en usant du format documentaire.

[...] Il y est question de vie quotidienne, d'être une petite fille dans la clandestinité, d'exil, de politique, de cinéma, et de leurs rapports fascinés. Pas une enquête, une anamnèse morcelée. »

JEAN-PIERRE REHM, CATALOGUE FIDMARSEILLE 2011

En hiver, sur une plage de Beyrouth couverte de débris crachés par la mer, Lili et Michel se rencontrent, ou peut-être qu'ils se retrouvent... Leur relation se précise et se délite. Couple improbable entre deux époques, entre un passé et un futur qui semblent pouvoir s'intervertir, ils sont en quête d'un souvenir incertain : celui d'un acte terroriste, d'une explosion et de la disparition d'une enfant, Elena.

« À la confusion ironique entre réel et fiction, *The Ugly One* d'Éric Baudelaire répond avec un dispositif passionnant. Il a demandé à Masao Adachi, scénariste d'Oshima et de Wakamastu, ancien membre de l'Armée rouge japonaise, auquel Baudelaire a consacré son premier film, *L'Anabase*... d'écrire une histoire dont il ne connaîtrait que le point de départ et le contexte, s'astreignant à tourner au fur et à mesure que l'auteur lui enverrait les éléments. Le film, réalisé à Beyrouth, convoque la mélancolie des années de guerre, la lutte armée, les clivages. Entre les différentes époques abordées, la souffrance de la désillusion et le récit elliptique et truffé de trous aussi béants que la mémoire des personnages, une autre histoire s'écrit et se réécrit, laissant toujours la porte ouverte à une interprétation d'un passé à vif. Et quand sonne l'heure des règlements de comptes, le retour à la réalité est terriblement cruel. »

BRUNO ICHER, LIBÉRATION, 18 AOÛT 2013



NIGHT MOVES

mardi 11 février/écran 1

21:00

avant-première

NIGHT MOVES

DE KELLY REICHARDT

ÉTATS-UNIS/2013/COULEUR/1H52/VOSTF/DCP

**AVEC JESSE EISENBERG, DAKOTA FANNING,
PETER SARSGAARD**

Josh travaille dans une ferme biologique en Oregon. Au contact des activistes qu'il fréquente, ses convictions écologiques se radicalisent. Déterminé à agir, il s'associe à Dena, une jeune militante, et à Harmon, un homme au passé trouble. Ensemble, ils décident de mener l'opération la plus spectaculaire de leur vie.

« *Night Moves* est à ce jour le film le plus ambitieux de Kelly Reichardt. Le plus clair aussi. Parce qu'il transforme en question explicite un souci écologique sensible depuis toujours mais qu'elle avait jusque-là refusé

de thématiser pour lui-même. Mais aussi, et presque contradictoirement, parce que *Night Moves* montre combien ce souci a à voir, chez elle, avec le refus de la thématisation. Pour des raisons à la fois et indissociablement politiques et esthétiques. [...] C'est que la contradiction passe ailleurs, dans ce film comme dans tous ceux qu'elle a réalisés à ce jour. Elle a lieu là où tout a lieu pour elle, dans la nature, dans le paysage. Il faut alors l'exprimer ainsi, cette contradiction : c'est le paysage qui fait désirer qu'une histoire arrive, c'est l'horizon qui fixe le cap – le cap en général, le cap aux récits –, mais le paysage est profondément ce à quoi rien ne peut arriver. On ne peut que le rejoindre, le retrouver. Qu'y prendre, qu'y reprendre place. Pas le transformer. Y compris et *a fortiori* lorsqu'on prétend agir sur lui en son nom. »

EMMANUEL BURDEAU, CATALOGUE FESTIVAL INTERNATIONAL
DU FILM DE LA ROCHE-SUR-YON 2013

remerciements

Nous remercions chaleureusement :

Laurent Aknin, Fernando Arrabal, Philippe Azoury, Fabienne Babe, Loudigi Beltrame, Caroline Beuret, Catherine Bizern, Yves Citton, Jean-Louis Comolli, Ivora Cusack, Vincent Dieutre, Catherine Ermakoff, Christine Gabory, Stéphane Gérard, Yann Gonzalez, Alain Guiraudie, Patricio Guzmán, Joana Hadjithomas, Alejandro Jodorowsky, Pascale Montandon-Jodorowsky, Khalil Joreige, Jacques Kébadian, Bruce LaBruce, Stéphane du Mesnildot, Bruno Muel, Cyril Neyrat, Tanguy Perron, Anne Philippe, Bamchade Pourvali, Franssou Prenant, Ben Rivers, Olivier Rossignot, Catherine Roudé, Renate Sachse, Riad Sattouf, René Schérer, Albert Serra, Noël Simsolo, Lionel Soukaz, Youcef Tatem, Nicolas Thévenin, Jean-Pierre Thom, Marie Voignier, Édouard Waintrop

ainsi que : Jean-Pierre Rehm et le FIDMarseille, Rebecca De Pas, Judith Revault d'Allonnes, Cécile Farkas, Amélie Galli, Anaïs Desrieux, Maria Bonfanti et Cinéma du réel, Edgar Garcia et Zebrock, Lili Hinstin et Entrevues Belfort, Pascal Privet et Rencontres cinéma de Manosque, Samuel Petit, Sionann O'Neill, Nicole Brenez, Michel Lipkes, Yuko Tanaka, Delphine Forest, Georges Didi-Huberman, Annie Maurette, Jorge Amat

Les archives et les institutions pour leur concours :

Clémentine De Blicq et la Cinémathèque royale de Belgique, Samantha Leroy et la Cinémathèque française, Maria Coletti et la Cineteca nazionale de Rome, Mahboubi Fereidoun, Eric Le Roy et les Archives françaises du film

Les ayants droits :

Anne-Charlotte Bappel et Splendor Films, ISKRA, Roger Journot et le CCPPO, Pathé, Laetitia Antonietti et Bellissima Films, Johanna Mayer-Lhomme et Pretty Pictures, Philippe Lux et le Pacte, Yacine et Tariq Teguia et Neffa film, Emmélie Grée et Lucie Daniel et Ad Vitam, Daniel Chabannes et Epicentre, Anastasia Rachman et Shellac, Agence du court-métrage, le GREC, Films sans frontières, Frédérique Ros et Les Films du Jeudi, Claire Perrin et Diaphana, Lobster Films, Sophie Lacoste et Urban Distribution, Yvonne Vary et Arkeion, Vincent Dupré et Théâtre du Temple, Luke Brawley et Hollywood Classics, Jack Bell et Park Circus, Inès Delvaux et Carlotta, Antoine Ferrasson et Tamasa, 13 Productions, Barbara Ulrich et BELVA GmbH, Andergraun, Julien Rejl et Capricci, Cécile Vacheret et Sedna Films, Potemkine, Lola Gibaja et Gaumont, Sony,

Outplay, Distribution Version Originale Sous-Titrée, Véronique Millet et Bandai, Julien Beaunay, Stéphane Jourdain et La Huit production, Dies et l'INA, Alain Fleischer, Mission Distribution, Lux Distribution, Marine Eric et Poulet-Malassis

Nos partenaires :

Laurence Dupouy-Veyrier et toute l'équipe de la Direction des affaires culturelles de la ville de Saint-Denis, les Services municipaux de la ville de Saint-Denis,

Elisabetta Pomiato, Isabelle Boulord, Karine Couppey, Françoise Mansuy et le Conseil général de la Seine-Saint-Denis
Didier Kiner, Nicolas Chaudagne et l'équipe de l'ACRIF/ Lycéens au cinéma, Vincent Merlin, Chiara Dacco et Cinémas 93, Tanguy Perron et Périphérie

Olivier Bruand et la Région Ile-de-France, Antoine Trotet et la DRAC Ile-de-France,

Patrice Herr Sang, Stéphanie Heuze et Hors-Circuits, Sylvie Labas et la librairie Folie d'Encre de Saint-Denis, Martial Matte et l'association Métis Too, François Minaudier et Vostao
Nicolas Revel et l'Étoile de La Courneuve, Luigi Magri et le Cinéma Jacques Tati de Tremblay-en-France

Olivier Rossignot et Culturopoing, Yannick Mertens et *Les Inrockuptibles*, Alison Pouzergues et *Libération*, Yolande Laloum-Davidas et Mediapart, Emma Hirai, Matthieu de Jerphanion et Radio Nova.

Crédits photographiques : *L'Homme du peuple* : ©distribution Version Originale / *Santa Sangre* : ©Le Pacte / *La Danza de la Realidad* : ©Pathé / *La Montagne sacrée* : ©PrettyPictures / *Le Château dans le ciel* : ©BuenaVista / *Gerontophilia* : ©Epicentre / *La Dernière Femme* : ©Tamasa / *Zoo Zero* : ©Alain Fleischer / *Les Prédateurs* : ©Mission Distribution / *Les Rencontres d'après minuit* : ©Potemkine / *Breakfast Club* : ©Universal / *La Première Année* : ©ISKRA / *Slow Action* : ©Lux Distribution / *Jacky au royaume des filles* : ©Pathé / *Le Seigneur a fait pour moi des merveilles* : ©Andergraun / *Brazil* : ©Théâtre du temple / *Le Train en marche* : ©ISKRA / *Fando et Lis* : ©Pretty Pictures / *El Topo* : ©Pretty Pictures / *Zardoz* : ©Solaris / *Battle Royale* : ©Sony / *Roland Blessé* : ©La huit production / *Hinterland* : ©Marie Voignier / *La Cecilia* : ©La 13 Productions / *Ouvriers Paysans* : ©Barbara Ulrich / *La Marche gaie* : ©Lionel Soukaz / *Mister Lonely* : ©Shellac / *The Ugly One* : ©Eric Baudelaire / *Night Moves* : ©Tipping Point Productions, LLC. Ad Vitam Distribution

L'Écran

L'ÉQUIPE

Fondateur d'"Est-ce ainsi que les hommes vivent?"

Journées cinématographiques dionysiennes :

Armand Badéyan

Directeur de l'Écran: **Boris Spire**

Chargé de la programmation: **Olivier Pierre**

Assistante de programmation: **Charlotte Serrand**

Chargée de production: **Marie Bongapenka**

Stagiaire: **Carmen Leroi**

Responsable jeune public: **Carine Quicelet**

Médiateur culturel: **Aymeric Chouteau**

Programmation de l'Écran et relations publiques:

Catherine Haller

Adjoint technique et administratif :

Laurent Callonnec

Secrétariat: **Arnaud Robin**

Attachée de presse: **Géraldine Cance**

Interprète: **Massoumeh Lahidji**

Décoration: **Katherine Peu et Christophe Velay**

Caisse: **Marie-Michelle Stephan, Margot Diaz et Chloé Fischler**

Accueil du public: **Sylvy Donati et Rémy Roussel**

Projection: **Florie Cauderlier, Johnattan Larguille et Nicolas Lafaye**

Assistant de production: **Vincent FOULON**

CATALOGUE

Textes et iconographie: **Olivier Pierre**

assisté de **Charlotte Serrand** et de **Carmen Leroi**

Relecteur: **Gérard Haller**

Conception du visuel: **Nazim Spire**

Conception graphique: **Anabelle Chapô**

Impression: **TAAG**



**L'ÉCRAN ET VINCI PARK VOUS PROPOSENT
4 HEURES DE PARKING POUR 1 EURO.**

 **ile de France**

seine saint-denis
LE DÉPARTEMENT

Saint ★
Denis

